

Le Lichen – Laboratoire des interdépendances concernant les humain-es et les non-humain-es – est un collectif pour l'exploration des organisations émergentes entre les humain-es et les autres vivant-es. Amorcé en 2021, il s'est structuré en 2022 et présente aujourd'hui, en 2023, à travers ce cahier, les fruits de ses premières expérimentations.

Cette édition présente les expériences fondatrices du Lichen et espère lancer une longue et joyeuse collection. Parions que cette dernière pourrait constituer, à terme, une sorte d'atlas des manières de vivre avec le vivant qui nous entoure et nous constitue. Un genre de livret-guide pour un monde désirable, un « copain » des milieux conçu et envisagé dans un dialogue entre espèces vivantes, une revue technique du véhicule autre-que-moderne, une sorte de manuel de bricolage symbiocénique...

À PROPOS DU PRIX LIBRE

La Revue Cyclique du Lichen est proposée à prix libre : on donne ce qu'on veut, ce qu'on peut, pour que l'argent ne soit pas un obstacle à la lecture. Le but premier est ici de diffuser des idées, des théories, des pratiques mises sur papier afin d'en faire des biens communs. Avec le prix libre, nous nous libérons de la logique marchande : pas de vendeur qui fixe le prix, mais des usagè-res (comme toi, lecteur-ice) qui décident librement, en fonction de leurs moyens et de leurs envies. Il s'agit donc d'une contribution "en conscience" et non pas d'un geste machinal. Pour information, le **prix indicatif** – c'est-à-dire le montant qui nous permet de couvrir les frais engagés pour produire cette revue (rédaction, graphisme, production, impression, diffusion,...) – est de **10 euros environ**.

Si tu feuilletes cette revue, tu es invité-e à contribuer à son financement en faisant un versement du montant de ton choix sur notre page Hello Asso (<https://www.helloasso.com/associations/le-lichen>) ou en flashant le QR code.



2021 - 2022

REVUE CYCLIQUE DU LICHEN — 01

LE LICHEN

LABORATOIRE DES INTERDÉPENDANCES
CONCERNANT LES HUMAINS
ET LES NON-HUMAINS



01 2021 ————— 2022
REVUE CYCLIQUE DU LICHEN

REVUE CYCLIQUE DU LICHEN

VOLUME 01 : 2021 — 2022

Imprimé en France en novembre 2023 par l'imprimerie partagée

Conception graphique :

Noémie Nicolas | @dear.futures | dearfutures.com

LE LICHEN – Laboratoire des interdépendances
concernant les humains et les non-humains

Licence Creative Common CC By NC SA -



ÉDITO

une revue-manuel du symbiocène

Le Lichen – Laboratoire des interdépendances concernant les humain·es et les non-humain·es – est un collectif pour l'exploration des organisations émergentes entre les humain·es et les autres vivant·es. Amorcé en 2021, il s'est structuré en 2022 et présente aujourd'hui, à travers ce cahier, les fruits de ses premières recherches.

Le Lichen est un **laboratoire** : un espace où se retrouvent des humain·es qui cherchent. Ceux et celles-ci cherchent à explorer des manières humaines d'habiter la terre (s'alimenter, se loger, se reproduire...) qui prennent en compte les perspectives et intérêts des vivants autres qu'humains. Ils et elles cherchent des outils, des pratiques, des méthodes pour un monde « autre que moderne », où l'on ménage les espaces de vie depuis l'écoute, engagée et située, des multiples vivants qui les composent.

Le Lichen est un **espace d'expérimentation**, au sens fort. Ce n'est pas un laboratoire théorique. S'il est amené à formuler quelques visions du monde, théories ou hypothèses, c'est seulement dans la perspective d'un test, d'une expérience, d'une tentative, avec des vivant·es, quelque part sur un bout de la terre.

Le Lichen est un **espace de travail** pratique et sensible. Un espace collectif, animé par une vingtaine d'humain·es volontaires issu·es d'horizons extrêmement variés (accompagnement du changement, facilitation, aménagement du territoire, création artistique, design, philanthropie, développement personnel, philosophie, éducation, éducation à l'environnement, écologie, sylvothérapie, etc.) qui testent des dispositifs, inventent des méthodes, organisent des rassemblements.

Le Lichen vise une large diffusion de ces méthodes « autres-que-modernes ». Il souhaite imaginer ces méthodes tout en les partageant largement et en espérant qu'elles puissent "percoler" dans le monde qui commerce, construit, aménage, etc.

La présente revue, à récurrence aléatoire, est envisagée comme l'outil central de cette diffusion. Il s'agit d'abord et avant tout de rendre compte de ce que le Lichen a pu tester ces derniers mois, de faire retour sur les différentes expériences menées et vécues en collectif (partie 01). Nous agiterons ensuite quelques réflexions et perspectives futures. Dans quels mouvements de pensée s'inscrivent ces expériences ? Qu'imagine-t-on poursuivre ? (partie 02). Nous livrerons enfin quelques modes d'emploi d'outils éprouvés. Ces « fiches méthodes » (partie 03) ont vocation à être utilisées par les curieux·ses, les enseignant·es, les urbanistes, les collectifs d'habitant·es, les entreprises, etc. Ce sont des briques potentielles pour conduire autrement les politiques publiques et privées. Nous finirons par quelques échos, des entretiens avec des complices (partie 04) qui nous semblent emprunter des chemins proches des nôtres. Nous espérons ainsi montrer que le laboratoire que nous ouvrons se déploie bien au-delà de notre contribution.

Ceci exposé, précisons que les méthodes ici rassemblées, les expériences relatées, ne sont pas envisagées comme des outils définitifs. Ce sont les fruits temporaires d'une recherche en cours. Issues d'une posture théorique très ouverte, les méthodes sont plutôt bigarrées. Certaines sont très abouties, d'autres beaucoup moins. Certaines, peut-être, seront mille fois reproduites, perfectionnées, dans une folle fertilité. D'autres, peut-être, n'auront pas de lendemain. L'ensemble est présenté en songeant au processus évolutif du vivant et en croyant au bien fondé d'un certain

anarchisme méthodologique. Nous produisons de nombreuses pistes temporaires pour espérer, au cœur de l'entrelacs, dénicher quelques outils durables.

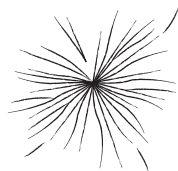
Pour autant, ce cahier d'explorations, cette revue cyclique pour imaginer des méthodes entre les humain·es et les autres vivant·es a vocation à perdurer. Ce premier numéro, présentant les expériences fondatrices du Lichen, espère lancer une longue et joyeuse collection. Parions que cette dernière pourrait constituer, à terme, une sorte d'**atlas des manières de vivre avec le vivant qui nous entoure et nous constitue**. Un genre de livret-guide pour un monde désirable, un « copain » des milieux conçu et envisagé dans un dialogue entre espèces vivantes, une revue technique du véhicule autre-que-moderne, une sorte de manuel de bricolage symbiocénique...

Cette revue que nous vous présentons se situe ainsi quelque part entre la fragilité d'une recherche collective en cours et l'ambition délirante d'un changement de monde. Elle postule, dans un acte d'espérance délibérée, que l'effondrement du monde anthropocène n'est pas la fin du politique, mais le début d'une autre manière de le concevoir. En élargissant la souveraineté à l'ensemble des vivant·es, le Lichen envisage, d'une certaine manière, **une organisation collective toujours et encore possible, plus que jamais nécessaire, pour un monde à venir**.

LE LICHEN
LABORATOIRE DES INTERDÉPENDANCES
CONCERNANT LES HUMAINS
ET LES NON-HUMAINS

01

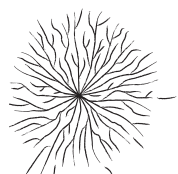
expériences



- 10 __ **DE LA NHAMITIÉ**
par Maïté Cordelle
- 20 __ **LA CONTROVERSE MULTI-SPÉCIFIQUE,
VERS UNE CONCERTATION AVEC LES NON-HUMAINS**
par Myriam Ouddou
- 28 __ **L'ASSEMBLÉE DE LA FORÊT**
par Philippe Garcin et Serge Mang Joubert
- 36 __ **LE LABORATOIRE DES ATTACHEMENTS**
par Pascal Ferren

02

réflexions



- 46 __ **SUBJECTIVER LES SAVOIRS NATURALISTES,
RÉAFFIRMER LES ATTACHEMENTS
COMME CULTURE PRATIQUE DE RÉSISTANCE**
par Roxane Schultz
- 56 __ **LA COMMUNICATION AVEC LES VIVANTS AUTRE QU'HUMAINS,
DANS QUELS ÉTATS DE CONSCIENCE ?**
par Sabine Rabourdin
- 64 __ **ACCOMPAGNER LE VIVANT DANS LA RELATION ÉDUCATIVE**
par Céline Nadaud

03

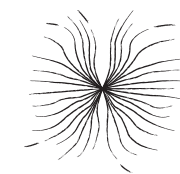
fiches méthodes



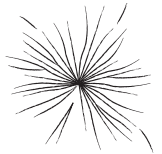
- 74 __ **REPRÉSENTATION PAR LA CHAISE VIDE**
- 82 __ **DIAGNOSTIC DU VIVANT
PAR L'EXPRESSION SPONTANÉE**
- 92 __ **LA CONTROVERSE MULTI-SPÉCIFIQUE**

04

complicités



- 104 __ **« DEVENIR SAUMON »
ENTRETIEN AVEC LE GÉOGRAPHE ARTISTE
RICHARD PEREIRA DE MOURA**
par Pascal Ferren
- 110 __ **« LOU PASTORAL », FAIRE CORPS AVEC LES LOUPS
ENTRETIEN AVEC BORIS NORDMANN**
par Roxane Schultz



01

expériences

Cette première partie regroupe plusieurs retours des membres du Lichen sur des expériences menées avec le collectif ces deux dernières années. On y trouve des éléments autour de la pratique de la « nhamitié », la description d'une méthode créée, développée et testée collectivement (la controverse multi-spécifique), ainsi que des retours sur les deux expériences qui ont donné lieu à la création du Lichen : le laboratoire des attachements et l'assemblée de la forêt.

DE LA NHAMITIÉ

OU COMMENT L'INTÉGRATION
D'AUTRES QU'HUMAIN·ES DANS
UN COLLECTIF RECONFIGURE
EN PROFONDEURS NOS LIENS
AVEC LE VIVANT

par Maïté Cordelle

LES FONDEMENTS DE LA NHAMITIÉ AU LICHEN

Commençons par le début... un Nhami, une Nhamie ? Au Lichen, c'est l'appellation que nous donnons aux êtres non-humains qui font partie du collectif. Ce sont nos Nhamis, nos « Non-humains-amis ». Notre intention est qu'ils-elles participent au fonctionnement collectif, aux discussions, aux décisions.

Les racines de cette idée se trouvent dans les premières rencontres de ce qui allait devenir le Lichen. Au Laboratoire des Attachements, chaque participant·e était invité·e à se mettre en lien avec un être vivant non-humain du lieu (un chêne, une mousse, une souche, un bout de forêt... selon l'inspiration). Puis à l'Assemblée de la Forêt, ce binôme est devenu trinôme : 1 non-humain·e, et 2 humain·es, qui se retrouvaient matin et soir pour dialoguer. Dialoguer avec une souche, mais comment... ?

Fort·es de ces expériences, il nous est apparu évident lors de la création du Lichen d'inclure les autres qu'humain·es dans l'association, puisque c'est l'objet même de ce qui nous rassemble : explorer des organisations émergentes entre les humain·es et les autres vivant·es !

PREMIÈRES (?) CONNEXIONS AUX NHAMI·ES

La proposition de choisir un·e nhami·e est volontairement libre et ouverte, charge à chacun·e, en toute souveraineté, de faire son chemin. Elle est faite à chaque personne qui souhaite adhérer au Lichen - bienvenue à toi si tu en sens l'inspiration ! - comme une grande aventure. Choisir ? Se faire choisir ? Comment ?

Serge a mis 2 mois pour laisser venir son Nhami, un bouleau : *« C'est très dur de le mettre en mot car c'est vraiment du ressenti, de l'ordre de l'imperceptible. J'ai voulu laisser venir, pour sentir sans rien forcer. De grandes idées me venaient, comme la montagne de la Meije par exemple. Mais j'ai senti le besoin de quelque chose de plus quotidien, accessible. Quel serait le non humain que je peux voir depuis ma fenêtre, avec lequel je vais vraiment pouvoir entrer en contact ? Et là c'est venu naturellement : le non-humain qui me touche depuis que j'habite dans l'appartement où je suis est un bouleau. Depuis des années en fait il y a beaucoup de choses qui se jouent entre lui et moi et c'est très beau, très doux et très soutenant. »*

Pour Carole, c'est un loup qui est présent. C'est un « *compagnon qui était déjà là avant le Lichen* ». Mais c'est un loup particulier : il est le représentant d'un écosystème forestier avec lequel Carole se sent en lien. Quand il parle, c'est pour porter la voix de cette forêt, et parfois de toutes les forêts. Et Carole distingue bien sa propre voix de la voix du loup. Quand elle lui donne la parole, ce qui vient peut être très différent de ce qu'elle pense ou ressent elle-même.

Olivier, lui, a senti le lien avec son jardin, lors d'un temps d'intériorisation avec d'autres membres du lichen. Pour lui, ce jardin est l'endroit où il se sent déjà en relation profonde avec les êtres vivants non-humains : *« Le jardin c'est des plantes, animaux, insectes, oiseaux, un écosystème dans lequel je me sens participant. C'est comme un ensemble où je suis dedans, avec d'autres vivants, à essayer de prendre soin de ce qui s'y passe et de développer la vie. »*

Pour Delphine, c'est une Renarde Arctique qui l'accompagne au Lichen. Elle était en connexion avec elle bien avant le Lichen, c'est

son animal totem, au sens chamanique du terme. Elle sent que c'est la renarde qui l'a choisie et pas l'inverse. Cette rencontre a été déroutante et inattendue pour elle : la connexion s'est faite avant tout par l'odorat, l'odeur du terrier, alors qu'elle n'avait jamais eu l'occasion d'une rencontre réelle avec cet animal ni avec son habitat.

Pour moi, c'est une Ourse Brune qui s'est présentée. Je n'avais jamais été en lien particulier avec un ours avant. Elle est apparue comme une image en moi, insistante, à chaque fois que je me demandais quel Nhami·e allait bien pouvoir m'accompagner. Sans chercher à comprendre, j'ai juste acté cette image, et amené avec moi l'énergie qu'elle m'inspirait : de la bienveillance, de la joie, du lâcher-prise, et un petit sourire de nous voir nous empêtrer humainement dans la complexité. Plus qu'une image, c'est sa présence, en couleur, en relief, en sensations, en paysages, en énergies que je ressens quand je me connecte à elle.

Au travers de ces témoignages, on peut voir à quel point les chemins sont variés : connexion déjà existante avant ou pas, un être avec lequel on peut se connecter sensoriellement dans notre quotidien ou pas. Certaines personnes ont également changé de Nhami·e en cours de route. D'autres ont testé la multi-nhami-tié, avec des Nhami·es différent·es qui se présentaient selon les moments !

Il reste difficile de décrire comment chaque personne se connecte à son Nhami·e. C'est une expérience au-delà des mots, souvent intime, impalpable, incertaine aussi. Nous avons expérimenté que des « méditations guidées » pouvaient aider à cette connexion : l'un·e de nous propose un temps pour se centrer, revenir à soi, à sa respiration, à son corps puis invite à laisser venir la ou le Nhami·e, se laisser surprendre, sans attente préconçue. La connexion

physique, incarnée, est aussi importante : toucher la mousse, sentir l'odeur d'un tronc, écouter le bruissement des feuilles, regarder la forêt, imiter le chat ou le chêne, mettre les mains dans la terre, arroser une graine, sentir le vent sur la peau...

AU FIL DES MOIS, DES CONNEXIONS QUI NOUS TRANSFORMENT EN PROFONDEUR

Initialement, notre idée était d'être en cohérence avec notre projet, et donc de faire participer des autres qu'humain·es à nos instances. Nous nous demandions comment savoir si c'était bien notre Nhami·e qui parlait à travers nous, ou si c'était notre imaginaire d'humain·e ? Comment approcher leur avis, en toute objectivité ?

Mais finalement, est-ce vraiment là l'essentiel ? Nous avons pressenti que cette idée cohérente mais totalement renversante dans nos fonctionnements habituels nous amènerait bien des surprises, et nous ne sommes pas déçus·es... Nous découvrons pas à pas la puissance de ces nhamitiés qui se créent dans la durée, et comment elles viennent nous décaler dans nos manières d'être, nous rendant peut-être chaque jour un peu plus capables de relationner avec ces autres vivant·es, préalable avant de savoir les inclure dans ce qui restent NOS projets et NOS discussions d'humain·es. La création d'un projet concerté multi-espèce reste encore un doux rêve, pour autant nous cheminons résolument vers sa possible concrétisation.

Pour Olivier, la connexion à son jardin a modifié petit à petit son lien avec cet écosystème : « *Ça a mis de la conscience sur ma responsabilité, dans le sens d'être avec, répondre de, se sentir relié*

à... et peut-être percevoir une relation plus réciproque. Quand je jardine, je ressens en moi plus de communion, plus de liens favorisant la vie de part et d'autre. Il y a plus de réciprocité. Mes gestes, la façon dont je prends soin, je plante, je coupe, je sème les graines, me semble beaucoup plus partenariale ces derniers temps. »

Pour Delphine, c'est un autre rapport au monde qui se dessine avec la renarde, des perceptions qui ne lui seraient jamais venues à l'esprit, même en imagination.

« Je n'ai pas le sentiment que c'est un mécanisme d'imagination comme quand je dessine. C'est quelque chose de plus spontané, plus profond. Et à la fois, peut-être que c'est une autre partie de mon imagination que je ne connais pas ? Je n'ai aucune réponse là-dessus. Par l'intermédiaire de cette renarde il y a des choses étranges qui sont venues à moi. Des choses qui n'étaient pas dans ma capacité, pas dans mon imaginaire. En ce moment, il y a autre chose qui se connecte à moi. Cette autre chose c'est le vivant. »

Loin d'avoir des réponses à nos questions humaines d'organisation (quel projet prioriser, comment favoriser l'implication, comment gérer les finances...), les Nhami-es nous invitent à voir large, à nous décaler, à entrer dans des perspectives que notre mental agité ne perçoit pas d'emblée. Ils-elles nous accompagnent sur nos chemins de vie, entre symbolique et expérientiel. Par exemple Pascal, dont le Nhami (le « jardin-mousse ») lui a fait toucher des dimensions nouvelles : *« J'ai quand même réussi à choisir un être qui a disparu au bout de 6 mois. Je le savais en fait. Mais je n'ai pas réfléchi de cette manière-là. Et du coup le lien que j'ai créé avec lui raconte toute cette transformation, ce rapport à la mort. Comme un espèce de soutien, et de rapport au changement qui n'était pas du tout le même que le mien. C'était très inspirant... et en même temps c'est très compliqué à verbaliser. Il m'a parlé du rapport à la*

mort et à la destruction, tout ça sans le dire avec des mots d'une clarté folle... et ça j'aime beaucoup... s'il y a une perspective autre qu'humaine, elle n'est pas forcément traduisible dans des termes clairs, simples et univoques. C'est cette opération des sens qui fait que ce que tu ressens n'est plus immédiatement du froid, ou du chaud, ou une couleur, mais c'est déjà quelque chose de plus, qui est unifié avec d'autres sensations, d'autres impressions. Ce n'est pas juste des notes éparpillées sur un piano, c'est déjà une composition. Et en même temps, ce n'est pas une composition facile à écrire sur la portée humaine. »

ET LA PARTICIPATION DES NON-HUMAIN-ES DANS LE LICHEN ALORS ?

Autant dire qu'avec toutes ces expériences inattendues, ces liens qui s'affinent, ces perspectives qui s'élargissent, nous avons été bien remués-es, et surtout renvoyés-es à une humilité souvent manquante chez nous humain-es. Comment faire collectif avec ces Nhami-es, avec lesquelles nos relations sont balbutiantes ? Comment prendre le temps, faire de l'espace à ces êtres dans nos réunions humano-centrées, chronométrées, aux ordres du jour trop denses ? Combien de temps avons-nous passé à palabrer, nous souvenant à la dernière minute que nous avons oublié les Nhami-es ?

Une fois, un Nhami a porté sa voix en allant contre une décision qui semblait convenir aux humain-es présentes : Philippe a entendu clairement en lui des points de vigilance de la part de son Nhami. Cela a amené tout le monde autour de la table à chercher comment prendre en compte cette voix et à affiner et modifier la décision à prendre. Cette expérience a été marquante, actant

que nous étions prêt·es à vraiment les prendre en compte et à faire bouger nos lignes. Notre curiosité nous pousse à espérer une prochaine situation comme celle-là, pour éprouver notre capacité à aller vers un projet multi-espèces réellement co-construit.

Et en attendant cette prochaine occasion, nous constatons que parfois, il n'y a simplement rien : pas de réaction, pas de ressenti quand nous les interrogeons. Peut-être est-ce leur manière de dire qu'ils-elles ne se sentent pas concerné·es, ou que la question n'est pas bien posée... peut-être est-ce aussi notre incapacité à entendre ou à voir ? Plus souvent, nous recueillons des informations. Ils-elles nous disent la plupart du temps (et toujours avec une grande bienveillance) : « *Ne vous précipitez pas, écoutez simplement, tout cela n'est pas si important, riez et amenez de la joie, ne vous prenez pas la tête, cela est.* »

Merci à vous les Nhami·es, merci de nous apprendre qui vous êtes, merci de nous montrer qui nous sommes.





LA CONTROVERSE MULTI- SPÉCIFIQUE,

VERS UNE CONCERTATION
AVEC LES NON-HUMAINS

par Myriam Ouddou

La controverse multi-spécifique est une méthode co-crée par certain-es membres du Lichen à l'occasion de la première résidence du collectif (mars 2022, La Maison Composer, Saints en Puisaye). C'est une mise en pratique, un « éprouvement », de théories philo-politico-juridiques autour du droit des écosystèmes et des outils de représentation de leurs intérêts propres. C'est une tentative pour vivre, ne serait-ce que très imparfaitement, une écologie perspectiviste, par opposition à une écologie anthropocentriste de la préservation ou de la compensation. Il ne s'agit pas, ici, de préserver ou protéger une espèce, il s'agit de négocier et faire converger des intérêts multiples partageant un même espace de vie.

La controverse est un atelier de travail, qui peut accueillir du public (entre vingt et cinquante personnes), qui se déroule sur une durée courte de 2h30 et suit un processus en 7 temps – de l'accueil des participants, à la phase de co-construction de propositions concrètes avec les représentants des groupes d'intérêts humains et non-humains¹.

UNE COMBINAISON D'OUTILS ET DE SAVOIRS POUR REPRÉSENTER LE VIVANT HUMAIN ET NON-HUMAIN

La méthode s'appuie sur deux hypothèses : 1) Pour appréhender la complexité des interdépendances au sein du vivant, nous avons besoin d'outils faciles à prendre en main, voire déjà éprouvés dans les processus classiques de concertation entre humains.

¹ On trouvera une description complète et précise de la « controverse multi-spécifique » dans la partie « fiche méthode » de la présente revue. Voir page 93.

2) Si la science moderne et la pensée rationnelle n'ont pas réussi à enrayer l'effondrement du vivant (voire, diront certains, qu'elle en est la cause), la défense de ses intérêts peut, doit, passer par d'autres processus allant au-delà du mental : l'écoute des ressentis émotionnels, du corps et de l'intuition. La controverse s'appuie donc sur des processus et outils de concertation simples qui s'inspirent de dispositifs existants : jury citoyens², et outils de design de service public, en y associant des outils nouveaux – ou du moins étranger aux pratiques de concertation – la connexion sensible au vivant.

- En cela, la controverse est également une tentative de réorganisation de la hiérarchie des savoirs. La science moderne y a une place importante, évidemment, mais la connaissance sensible³ également, le savoir empathique, la fabrique artistique, la fabrication des légendes, les images immédiates, les intuitions, etc. La méthode proposée invite à croiser toutes ces formes de savoirs dans une sorte de syncrétisme épistémologique. Dit autrement, nous recherchons le mélange audacieux des manières de connaître pour représenter des intérêts qui, de toute manière, nous échappent certainement. Ce qui compte dans la représentation, ce n'est pas sa justesse, c'est « l'effort vers ». C'est l'effort, joyeux et honnête, pour « se mettre à la place » de l'autre qu'humain.

² Assemblées temporaires visant à co-produire des recommandations sur un sujet de politique publique.

³ Constitution de savoirs qui reposent sur des informations qui dépassent l'approche scientifique, comme des ressentis et des intuitions, eux-mêmes captés ou produits par nos sens et nos intelligences situationnelle, émotionnelle, etc. Cette forme de connaissance a souvent été présentée comme inférieure par rapport à la connaissance guidée par la raison ou objective.

DE L'ART DIFFICILE DE REPRÉSENTER

Si la représentation est au fondement de notre système politique actuel, sa compréhension et sa mise œuvre n'apparaît pas évidente pour autant. En effet, nous avons pu observer lors des expérimentations une difficulté à se détacher de ses propres opinions et idées pour penser à partir de la perspective d'un groupe d'intérêt – en particulier lorsqu'il s'agit d'humains qui représentent les intérêts des humains. Cette difficulté se manifeste par exemple par l'expression de son expérience, de ses besoins ou opinions personnels avec le « je », au lieu de l'emploi du « nous » pour parler au nom des humains, ou encore par la difficulté à verbaliser que l'intérêt de l'espèce humaine est d'abord de se nourrir et plus largement de continuer à exister, et non de protéger le vivant. S'il apparaîtrait absurde d'entendre les représentants des végétaux exprimer que leur intérêt premier est de protéger les humains, il en est de même pour les humains qui défendent d'abord la protection des forêts devant l'intérêt de se nourrir.

Pour faciliter l'incarnation du rôle de représentant, nous avons mis en place divers outils. Le récit – introduit au démarrage de chaque controverse – permet de libérer l'imaginaire des participants, se décentrer du présent et commencer à ouvrir des possibles en se plaçant dans un monde où le rôle de représentant des intérêts des non-humains existe déjà. La connexion sensible ensuite permet dans un premier temps de faire de la place en soi – en calmant ses pensées, en développant sa qualité de présence et d'écoute – pour, dans un deuxième temps, accueillir l'autre vivant non-humain et tisser un lien avec lui. Les participants sont invités à mobiliser les sens (le toucher, la vue, l'odorat etc.), à tantôt déambuler, tantôt rester immobile. La guidance est légère et la liberté de mise pour que chacun·e trouve sa manière propre de tisser ce lien.

L'engagement verbal, quant à lui, vise à renforcer par la symbolique le rôle de représentant. Il s'agit pour les participants de lire en silence un texte pour s'engager à représenter du mieux qu'ils/elles peuvent les intérêts des non-humains. Enfin, les fiches personnelles non-humaines, contenant des informations rationnelles, scientifiques sur les intérêts des non-humains représentés, cherchent à soutenir les participants dans leur réflexion sans prétendre fournir des éléments exhaustifs sur la diversité des besoins et des intérêts des espèces composant le groupe d'intérêt.

DÉPASSER LA CONFRONTATION DES POINTS DE VUE POUR CONSTRUIRE ENSEMBLE

S'il est nécessaire que les participants incarnent la posture de représentant, tout l'enjeu de l'atelier est de favoriser le croisement fertile de regards autour d'une problématique donnée. Il ne s'agit pas que chaque groupe d'intérêt défende bec et ongle sa position de la manière la plus éloquente et convaincante possible. Il s'agit de parvenir à mettre en discussion ces intérêts pour faire émerger des compromis, trouver des alternatives qui ménagent les intérêts des uns sans desservir les intérêts des autres.

À partir des expériences menées, quatre éléments nous semblent clés pour dépasser la confrontation des points de vue et créer une dynamique de co-construction efficace : formuler explicitement un problème, proposer des principes d'échange dès le démarrage (comme s'exprimer en tant que représentant de...), amorcer les échanges autour du problème et non d'une solution, et enfin, le rôle du·de la facilitateur·trice, qui par sa posture, sa capacité à reformuler pour clarifier, à révéler les points de convergence et de divergence, à faire circuler la parole, s'assure que les discus-

sions aboutissent à des propositions concrètes et à des prises de décisions. « On se sent empêchés, nous manquons de place, il y a trop d'humains. Nous devons nous cacher, les eaux sont polluées. Notre vie est difficile. Les animaux ont plein de besoins différents mais s'accordent sur leur besoin d'avoir plus de lieu sans les humains et peut-être des zones dédiées pour entrer en relation avec eux. » Extrait de la prise de parole des représentants des animaux, controverse à l'île Barbe, 2 juillet 2022.

Enfin, le temps nous a manqué. La temporalité de l'atelier, de 2h30, ne permet pas de converger sur l'ensemble des éléments. Si le format court frustre par son incapacité à faire atterrir les idées sur des décisions, il réussit à susciter l'envie d'aller plus loin, de poursuivre les échanges lors d'autres ateliers, de créer des formats plus longs. Il nous donne l'espoir que le renversement du paradigme de notre rapport à la nature est possible, et facile. Que ce futur que nous désirons est à portée de main.

« Les protocoles sont très accessibles, en espace public ça fonctionne. Le principe de la saisine est bien, c'est très concret et ça se prêterait bien à la logique de restitution publique. C'est très enthousiasmant de commencer à se projeter sur des dispositifs de concertation d'aménagement ou autres avec ces approches-là. » Matthieu, participant à la controverse à l'île Barbe.





EXPÉRIENCES

L'ASSEMBLÉE DE LA FORÊT

EXPÉRIMENTER, QUELQUES JOURS
DURANT, DES MANIÈRES D'HABITER
INCLUANT LES AUTRES QU'HUMAINS
DANS NOS PROCESSUS DE DÉCISION

par Philippe Garcin et
Serge Mang Joubert

Ce matin, comme tous les matins, ils·elles sortent de leurs tentes au son du tambour. Le jour est encore faible, l'air déjà tiède. Soupîrs, étirements. Gratitude pour la beauté du jour qui point.

Plus loin, quelques tintements de casseroles : l'équipe petit déjeuner est à la manœuvre. Serge, au porridge.

Odeur de café. Le petit déjeuner sera pris en silence.

Avant d'entamer cette journée, aller saluer notre nhami·e : cet être de la forêt que chaque binôme humain a choisi pour échanger en trinôme, et guider ses journées en gardant en conscience les autres qu'humains.

La journée, justement, verra une succession de temps en plénière, d'ateliers du sensible pour explorer des méthodes de connexion avec les autres vivants, et de temps off.

- Et sinon, c'est quoi une Assemblée de la forêt ?!
- C'est une expérience de quatre jours, en forêt, où des humain·es explorent comment « faire société » entre eux et avec les autres espèces vivantes du site (les « autres qu'humains »).
- Heu ... concrètement, comment ça se passe ?
- Ça se passe en forêt ! Haha ! Et ce n'est pas facile d'en trouver une assez grande pour nous accueillir sans trop perturber la vie des êtres qui la constituent, surtout en période de sécheresse et de danger de feu. Parce qu'on va camper en autonomie et que nous sommes 20 à 40 personnes. Des familles, des solos. Tout le monde est bienvenu. Chacun vient avec sa nourriture à partager et son envie d'explorer.
- Ouais. Genre camp scout, quoi !
- Un peu. Mais le déroulé est construit sur place. Et surtout, l'intention est différente.

L'intention des Assemblées de la Forêt 2021 et 2022 consistait à explorer, par l'action, la question « Comment faire société, entre humain·es et autres vivants, au cœur d'une forêt ? »

La proposition est qu'un groupe d'humain·es entre en connexion avec les vivants d'une forêt et s'entendent pour s'y installer et vivre en harmonie pendant 4 jours.

Nous pensions a priori, que ceci supposait que le groupe humain se mette d'accord pour savoir comment entrer en relation avec les autres qu'humains, puis de décider ensemble des règles du « bien vivre ensemble », enfin de vivre des expériences de relation entre espèces pour connaître leurs prérogatives et aménager nos espaces de vie et nos temps de séjour dans ce respect.

A PRIORI ...

... Parce que, dans la réalité des deux séjours (août 2021, 35 personnes et juillet 2022, 22 personnes), nous avons tâtonné, lâché prise, appris...

Quelques membres du Lichen avaient prévu des temps et des méthodes de travail en intelligence collective issus de leur expérience professionnelle ... plutôt urbaine ...

Or, en 2021, nous avons appris que la manière de faciliter la constitution du collectif ne fonctionnait pas comme en ville. En forêt, la phase d'inclusion ne se fait pas du tout de la même façon qu'en salle. Idem pour la phase d'organisation (programme, rôles, règles...). Dans ces espaces vivants, une fois les noyaux familiaux en sécurité (correctement installés dans la forêt), les cœurs s'ouvrent plus vite, et le principe de co-responsabilité coule plus naturellement de source. Comme si la forêt aidait chaque individu à grandir, et donc à prendre mieux soin de lui et du collectif. Plus

besoin alors d'accords de groupe, de décisions par consentement, avec des objections qui durent des heures et des discussions sur des points de détail qui plombent toute l'énergie et font grossir les émotions de peur et le besoin de contrôle. Il aurait donc fallu faire totalement autrement.

Au bout de la première matinée, le groupe était cuit, et n'aspirait plus qu'à une seule chose : que ça commence vraiment ! Que nous allions rejoindre les enfants, qui, eux, avaient tout compris, et étaient dans le jeu et dans la joie, en réelle connexion avec la forêt, collés pour le coup à l'intention de cette expérimentation de 4 jours...

Quand je tombe, j'apprends au moins aussi bien que quand je réussis. Apprentissage, donc !

ET, QU'AVEZ-VOUS DONC VÉCU, AVEC LES AUTRES QU'HUMAINS ?

Nous avons été comblés sur le fond. Le cercle mémoire, qui récoltait les résultats de cette exploration, est reparti chargé de cadeaux. Pas moins d'une vingtaine de méthodes différentes ont été expérimentées pour tenter d'entendre la voix des autres vivants du lieu.

Quelques exemples : les constellations systémiques, des approches énergétiques, l'utilisation de baguettes coudées, l'intuition simple, la sylvothérapie, la pleine conscience, « vis ma vie de ... », etc. Voici ce que retient un participant de la méthode du trinôme : « On est sur la bonne voie. Je ressens ça fortement. Notre trinôme « nhami » n'a pas cessé de nous soutenir, en se moquant légèrement d'abord, avec une forme d'indifférence, ou en ayant peur de moi et de mes craintes, puis en nous soute-

nant pleinement, en accueillant nos demandes. Nous pûmes nous appuyer l'un sur l'autre quand cela fut nécessaire, en convoquant notre nhami par la pensée ou par l'intuition. La relative absence du trinôme dans les exercices collectifs, que j'ai d'abord regrettée, me fut assez agréable finalement : ce trinôme préserva quelque chose de l'intime dans ce grand collectif. »

Nous avons aussi pu voir ce que nous n'avions pas encore réussi à faire, notamment prendre vraiment en compte les voix des autres vivants dans nos décisions en plénière ou dans les cercles.

« Il n'y a pas besoin d'être chaman niveau 8 ou Yogi ceinture noire pour pouvoir agir et penser avec les intentions, pensées, intérêts des autres-qu'humains. Les exercices où on laisse libre les « manières de se connecter au vivant » fonctionnent très bien. Plus largement, cela fait signe vers une forme de simplicité à trouver.

Par exemple, pour l'installation de l'espace cuisine, en 2021. Quelqu'un a proposé de demander l'avis des autres qu'humains présents sur le site que nous avons choisi. Nous étions 6, chacun s'est connecté à sa manière à des autres-qu'humains (notamment par des ressentis dans le corps, par des intuitions, par une « petite voix intérieure »...), puis nous avons fait un tour des expressions. Nous étions 6, 6 d'accord sur la volonté du Hêtre ou celle du tas de bois.

Une des clés, c'est qu'aucun humain-e ne cherche à imposer aux autres humains sa propre « traduction » de l'autre qu'humain. Plus encore, une des clés de nos processus c'est de tenir un cadre qui empêche certains humains d'imposer leur traduction. Pour le bien de la traduction globale, inter-subjective. »

C'est, probablement, une des clés de fonctionnement du « conseil constellatoire de tous les êtres » : les accompagnant-es ne laissent pas se former de « tunnel » de parole. Ils ou elles veillent à une répartition riche de la traduction, ainsi qu'à des paroles brèves :

en général les autres qu'humains semblent être synthétiques dans leur expression.

Ce processus, très engageant, constitue une adaptation des constellations systémiques (ou familiales) qui inclut les autres qu'humains. Nous partons d'une problématique définie (par exemple : « Comment régénérer cette parcelle de forêt attaquée par le scolyte ? »). Dans un espace dédié, chaque personne entre après avoir été choisie par un autre qu'humain pour le-la représenter. Une série de tableaux s'enchaînent alors, qui permettent de décrire la situation actuelle des acteurs du système concerné, puis ses évolutions jusqu'à un état futur acceptable. Les participants expriment ce que l'autre qu'humain qu'ils ou elles représentent considère utile pour la problématique. Après ces temps, les humain·es traduisent les expressions qu'ils-elles ont perçues en recommandations pour l'apporteur de la question. Dans ces méthodes, une autre clé consiste à s'entraîner à mettre de côté son mental d'humain, pour se laisser incorporer par un autre qu'humain.

Un exercice simple pour cela, c'est le jeu « Vis ma vie de... »... de hêtre, de loup, de ruisseau... Sur la base des connaissances éthologiques de l'être choisi, chacun est invité à se comporter comme lui. C'est très joyeux de courir en meute de loup, de se gorgier d'énergie du soleil comme le hêtre, d'accueillir des poissons comme le ruisseau. Ouverte à tous les âges, cette méthode nous ouvre à des ressentis nouveaux qui sont enthousiasmants. Pour autant, nous restons au « niveau maternelle » concernant ces aspects-là, avec des réflexes qui sont loin d'être acquis. Concernant, par exemple, les trinômes : il n'est pas spontané pour tous de parler à un non humain, de prendre son avis avant de décider, de l'écouter comme un ami bienveillant. C'est pourtant enrichissant et très joyeux !

Enfin, en 2022, nous avons appris la nécessité d'être plus clairs sur notre intention et dans notre communication. Des participant·es sont venu·es vivre un « stage » d'immersion en forêt, alors que nous pensions leur avoir proposé de co-élaborer un séjour de connexion entre humain·es et autres qu'humains... Et les êtres de la forêt n'ont joué aucun rôle dans cette affaire entre homo sapiens !

NOUS AVONS DONC CLARIFIÉ NOTRE INTENTION, POUR 2023

Ce sera « Expérimenter collectivement de nouvelles manières d'habiter un espace vivant en incluant les autres qu'humains dans les processus de décision ».

Quelques témoignages de participant·es (personnes extérieures au Lichen) pour finir :

« C'étaient les plus belles vacances de ma vie », « J'avais fini par désespérer de l'humain, et là, je repars pleine d'espoirs et d'amour, merci de créer de tels espaces », « C'est tellement précieux ce que vous faites, surtout en ce moment », « J'étais venue me réconcilier avec les autres vivants, et pour finir, c'est avant tout avec l'humain que je me suis réconciliée ».

LE LABO- RATOIRE DES ATTACHEMENTS

par Pascal Ferren

C'est évident. Il faudrait simplement étendre la souveraineté actuelle jusqu'aux entités naturelles¹, simplement « faire entrer la nature en politique »², simplement sortir de l'anthropocène, du naturalisme étroit et de la modernité extractiviste pour entrer dans un monde perspectiviste³. Il suffirait de rebâtir toute une ontologie sur une croyance collective devenue instantanément viscérale : nous faisons partie d'un entrelacs de vivant·es proches avec qui nous sommes factuellement « attaché·es » et avec lesquelles nous évoluons.

Puis nous sortons de chez nous. On éteint France Culture et on ferme *Le regard du jaguar*⁴. On observe alors la continuité du monde anthropocène extractiviste. Dans mon village, on tire les

1 Voir le rapport des Auditions vers un Parlement de Loire : « Le fleuve qui voulait écrire », mis en récit par Camille De Toledo, Les liens qui libèrent, 2021. Le Laboratoire des attachements dont il est ici question s'est tenu dans le même temps que ces « auditions » et, d'une certaine manière, en réaction à leur succès conceptuel.

2 Titre d'une conférence de Philippe Descola, Collège de France, Colloque de rentrée 2017.

3 J'utilise le concept de « perspectivisme », que j'emprunte aux anthropologues Eduardo Viveiros de Castro et Tânia Stolze Lima, pour désigner une manière de penser dans laquelle le monde se compose, non pas de sujets et d'objets, de Nature et de Culture, mais d'une somme (infinie) des perspectives incarnées entre espèces vivantes. On aurait aussi bien pu parler, comme Philippe Descola, d'Animisme, ou, comme Glenn Albrecht, de Symbiocène. La différence entre ces concepts n'est pas utile pour le propos ici développé. Voir Eduardo Viveiros De Castro, *Métaphysiques cannibales. Lignes d'anthropologie post-structurale*, Presses Universitaires de France, 2009.

4 Eduardo Viveiros de Castro, *Le regard du jaguar. Introduction au perspectivisme amérindien*, traduit par Pierre Delgado, Éditions la Tempête, 2021.

pigeons à la carabine à cause des salissures qu'engendrent leurs déjections sur les « monuments historiques ». À l'été, on interdit l'arrosage des jardins tout en permettant le remplissage des piscines privées. Pour le loisir des yeux et la nostalgie des bateaux, on massacre une prairie alluviale millénaire en y injectant du béton sur près de sept mètres de profondeur. Etc. Etc. Etc.

Surtout, on peine à trouver les intermédiaires. Tout se passe comme si nos livres et nos podcasts nous offraient un refuge utopique où l'on ne voyait plus ce qui se joue sous nos yeux. Mais qu'y a-t-il entre un projet d'écocide et un rêve perspectiviste ? La lutte armée psychédélique des mésanges et pinsons d'Alessandro Pignocchi ? Comment pourrait-on incarner non pas tant le monde d'après, qui sent la chimère permettant de nous gaver du monde présent, mais au moins un monde un peu plus juste ? Un monde où, à certains endroits, et d'une certaine manière, on est capable, avec nos frères et sœurs vivant·es, de bâtir des petits bouts de terre depuis nos attachements.

Lassés autant des nouvelles du monde anthropocène que des prophètes d'un autre monde, nous choisissons de rester chez nous, ou autour de chez nous, dans « notre milieu », pour tâcher d'explorer ces fameux attachements entre humain·es et non-humain·es et de voir, à partir d'eux, ce qui s'ouvre. Nous tentons de construire l'inverse d'une prospective. Une enquête depuis le pas de porte, en nous et juste auprès de nous. Avec quoi je suis attaché·e ? Et ce avec quoi je suis attaché·e, à quoi est-il attaché·e ? Comment qualifier ces attachements ? Peut-on entendre des messages, des directions pour l'action ? Peut-on, à partir de cette enquête, diriger notre manière d'être au milieu ?

CONSTRUIRE UNE EXPÉRIENCE

Au printemps 2021, sur la Presqu'île de Berthenay, à la Confluence de la Loire et du Cher, on réunit ainsi une quarantaine de personnes pour une expérience collective. Ce « laboratoire des attachements » est, comme son nom l'indique, un laboratoire : un espace où l'on réduit le réel à quelques unes de ses composantes pour observer des interactions et en tirer des apprentissages. Prenons 3000 m², une maison habitée – la mienne, celles et ceux qui l'habitent, trente-cinq humain·e·s volontaires et un week-end.

Convoqués le vendredi soir sur le lieu de l'expérience, le groupe vivra ensemble quarante-huit heures d'exercices empruntés à différentes traditions de connaissance sensible (psycho-géographie, éco-psychologie, danse, soin symbolique, shirin-yoku, géo-biologie, etc) et tentera, à partir de ce parcours, de formuler des avis, des directions, des conseils, à destination des humain·e·s vivant ici. Autant de traductions possibles, incertaines et imparfaites – comme toute traduction – des perspectives du lieu habité. Chaque participant·e est notamment invité·e à entrer en relation privilégiée avec un être du lieu plus ou moins composite⁵ : un arbre, un élément symbolique, la barrière, le vent, une plante, l'eau d'ici, etc. Les participant·es cherchent à « entrer en souci pour » leur binôme autre qu'humain·e, à vibrer avec, à focaliser de l'attention, à se mettre à sa place, à le·la sentir et la·le ressentir.

5 Considérant l'entrelacement fondamental du vivant, il s'agit de considérer que la limite d'un « être » comporte de l'arbitraire. Hors de l'immense royaume des archées et des bactéries, les êtres vivants sont des composites, des entités composées de plusieurs dizaines, centaines, milliers, millions, milliards, millions de milliards (pour un·e humain·e par exemple) d'êtres vivant·es.

Le laboratoire aboutit à un « conseil de tous les êtres »⁶, issu des cahiers d'exercices offerts par la tradition éco-psychologique nord-américaine et adapté pour l'occasion par Serge et Lara Mang-Joubert. Via quelques consignes ainsi que la confection et le port de masques et autres costumes, chacun·e est amené·e à s'exprimer depuis l'entité autre qu'humaine de son binôme.

Cette cérémonie est dirigée vers un « souci d'administration du lieu » : qu'est-ce que la combinaison de ces trente-cinq efforts humains de représentations de l'autre qu'humain·e est capable de conseiller aux humain·es qui vivent ici ? Il s'agit de traduire en paroles et actions potentielles la qualité de trente-cinq attachements.

LES RÉSULTATS DE L'EXPÉRIENCE

Le Laboratoire des attachements se referme sur une invitation à dire ce que chacun·e conseille aux humain·es d'ici. C'est cette collectivisation des possibilités d'actions qui permet, nous le parions, de construire autre chose qu'un souci personnel, qu'un développement de l'individu isolé. C'est ce partage et ce mélange, cette constitution d'une expression d'ensemble, qui fait signe vers une politique perspectiviste de l'espace.

Certain·es ressentent le besoin d'exprimer leurs souffrances pour la terre. Malgré nos tentatives pour diriger l'attention vers l'action collective et l'administration du lieu, plusieurs semblent rester collées – pardonnez-moi l'expression – à leur tristesse. Signe de l'acuité de la pensée éco-psychologique de Joanna Macy :

6 Cf. Joanna Macy, John Seed, Pat Fleming, Arne Naess, Dailan Pugh, *Thinking Like a Mountain: Toward a Council of All Beings*, New Society Publishers, 1988.

nous agirons depuis nos attachements au vivant lorsque nous aurons suffisamment pleuré.

Les autres offrent des réponses multiples et curieuses : « Soyez prudents avec telle plante », « l'indigène c'est celui qui fait », « y a un problème avec la clôture », « tel espace souffre d'une mélancolie malade », « plantez ici comme l'ancêtre déraisonnable qui plante des oliviers dont il ne verra pas les fruits », « habitez sans savoir mais en acte irraisonnable d'amour, projeté entre vous et à côté », etc.

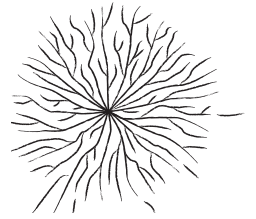
Quand bien même, pour ma femme et moi, leur propos sont toujours clairs et signifiants, certain·es participant·es disent ne pas comprendre ce qui s'expriment à travers eux·elles. Cet étrange phénomène se déroule comme si ces humain·es, invité·es pour l'occasion, étaient pleinement devenu·es, temporairement, les véhicules d'une « pensée du lieu » qui les transperçait.

Notre maison, confrontée très récemment à la naissance et à la mort (ce que les participant·es ignoraient – nous n'avions nous-mêmes pas pensé que cela pût être un élément déterminant), est lue comme un endroit de passage, de transmission entre générations d'humain·es. Ce que l'ensemble des propos semble mettre en lumière tourne autour du rôle des humain·es attaché·es dans un espace entrelacé. Au lieu de nous déresponsabiliser dans une forme de « laisser-faire », les retours semblent nous encourager à agir, à confondre joyeusement notre amour de famille dans l'amour du lieu. En surgit une envie de réparer la plus petite des parcelles du monde, comme si notre vie en dépendait, comme on aime un enfant. Avec ce que l'inconditionnalité de l'attachement nous fait faire de superbe et ridicule. Sans opposition, ni stylistique ni radicale, entre être ici et faire ici.

AU-DELÀ DES « CONSEILS »

Au-delà de ce que l'on peut retenir de ce laboratoire situé à Berthenay, en 2021, on s'interroge sur le sens même de l'exploration collective des attachements entre humain·es et non humain·es. Que peut-on espérer trouver au terme de cette exploration ? S'agit-il bien, comme nous l'avions postulé de manière très littérale, de « conseils » (comme si le cerisier, forme arboricole de l'employé de jardiland, allait planifier un aménagement du jardin) ? Ou bien s'agit-il, plutôt, d'une expérience collective permettant de malaxer l'épaisseur de nos consciences des attachements ?

Comme si, ayant fait l'effort d'entrer en attention pour ce dont nous sommes dépendant·e·s, pour le continent de nos attachements, ayant fait l'effort d'entrer en souci pour les sphères non humaines qui nous constituent, et renouvelant cet effort, en le partageant avec d'autres, on instituait l'entité vivante, le milieu de vie complexe et composite. On donnerait ainsi valeur à ce qui se joue, d'affectif et de nécessaire, entre nous et le milieu. Et on se rendrait capable d'agir depuis cette valeur incarnée. D'une certaine manière, on jouerait à l'exploration des attachements pour instituer notre milieu de vie en raison d'agir.



02

réflexions

Cette deuxième partie, toujours rédigée par des membres du Lichen (c'est le cas de l'intégralité de cette revue), ouvre sur des analyses et réflexions, moins ancrées sur des expériences directes mais qui y font références et prolongent leurs intentions.

SUBJECTIVER LES SAVOIRS NATURALISTES

RÉAFFIRMER
LES ATTACHEMENTS
COMME CULTURE PRATIQUE
DE RÉSISTANCE

par Roxane Schultz

« Le cynisme connaît le prix de tout mais la valeur de rien. »

LUTTER CONTRE L'IDÉOLOGIE DE LA MODERNITÉ ET SON ÉCOLOGIE GESTIONNAIRE

Depuis le mouvement des enclosures¹ qui démarre dès le XVI^e siècle en Angleterre, l'éradication des communs n'a fait que se répandre et s'accélérer – tant sur le plan géographique que dans les différentes dimensions de l'organisation sociale. Le passage d'une société de subsistance à une société mercantile « où tout se paie », s'est fait au prix de l'accaparement des terres via l'expropriation, puis la privatisation et l'exploitation des ressources, des femmes et des hommes, et du vivant.

Dans ces conditions, dès la fin du XVIII^e siècle, l'ère industrielle vient bousculer l'organisation des luttes sociales en devenant un faire-valoir d'émancipation aussi bien pour les représentants de la bourgeoisie que pour ceux des mouvements populaires. Porteur de l'espoir d'un partage des richesses produites, ce projet de la modernité alors perçu comme libérateur, repose pourtant sur un rapport de maîtrise – voire d'emprise – sur ce qui nous entoure. Or celui-ci n'est possible qu'en renforçant le détachement avec le milieu que nous habitons, qui nous façonne et nous situe. Bien plus qu'idéologique, ce détachement moderne a constitué une véritable entreprise d'extermination – au-delà des moyens – des pratiques et savoirs terrestres qui constituaient pour les paysannes, les classes populaires, les femmes,... le cœur de cultures de subsistance plurielles et vivantes à l'échelle des territoires.

1 D'abord spontané puis institutionnalisé, ce mouvement consiste en une privatisation massive des terres auparavant collectives, au détriment des salariés agricoles et des petits paysans propriétaires, dont ces privatisations entraînent la paupérisation.

Aujourd'hui, en France, les modalités du rapport à la nature et au vivant sont les dignes héritières de ce projet moderne. En séparant les activités humaines de leur milieu, nous sommes réduits à en avoir une approche largement dualiste : d'un côté des espaces à exploiter, et de l'autre des espaces à préserver. En effet, l'exploitation sans limite des biens communs et naturels a contribué à l'idée que les activités humaines ne pouvaient qu'altérer la nature, dans son fonctionnement propre. Ainsi, pour protéger la nature, il s'agit avant tout de la préserver, c'est-à-dire de la préserver de nos activités. C'est donc encore de maîtrise dont il est question, une maîtrise qui confine la préservation du monde vivant aux sphères administratives et scientifiques, et qui esquisse les contours d'une certaine forme d'écologie gestionnaire, bureaucratique et déconnectée des territoires.

L'idéologie de la compensation (carbone, biodiversité, etc.) incarne à merveille cette écologie gestionnaire. C'est aussi en son nom que le capitalisme financiarisé façonne « une nature-service qui soit aussi standardisable, quantifiable et monétarisable que ne l'était la nature-ressource du capitalisme industriel ; une nature aussi flexible que les marchés néolibéralisés du travail, aussi mobile et fongible que les capitaux financiers »².

Pour le dire autrement, cette écologie gestionnaire est à l'image d'un monde dominé par les logiques économiques, un monde peuplé d'objets substituables, où l'on peut sans sourciller détruire un milieu de vie et ses habitants humains et autres qu'humains du moment que l'on construit ou sanctuarise quelque chose de supposément équivalent ailleurs (au nom de « l'équivalence écologique »).

Cette approche hors-sol n'est autre que le fruit d'une approche

2 Christophe Bonneuil in Benoit Dauget, *Mesures contre nature*, éditions Grevis, 2022, p. 10.

scientifique objectivante dont la rationalité libérale s'est construite sur l'abstraction au réel, afin d'établir les conditions qui permettent de produire des savoirs pouvant être pré-déterminés, mesurés, répliqués... c'est à dire des savoirs scalables « qui doivent être valables quelles que soient l'échelle et les circonstances, ce qui les rend aveugles à leurs conséquences »³.

Aussi, en nourrissant un rapport de commensurabilité au monde, cette approche contribue à nous couper complètement de l'expérience du monde et de ce fait d'une partie de nos capacités de perception et d'action sur et avec ce qui nous entoure . C'est donc mûs par la volonté de faire rupture avec le projet moderne et d'affirmer une forme d'écologie politique radicale et située que nous avons organisé en juillet 2022, depuis l'école des tritons sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, un chantier « Reprises de Savoirs » intitulé « Activer les savoirs et pratiques naturalistes au service des luttes ».

Le collectif des Reprises de Savoirs – émanation des rencontres Reprises de Terres qui se sont tenues en août 2021 à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes – a lancé au printemps 2022 un appel à reprendre collectivement les moyens, les pratiques et les savoirs nécessaires à notre subsistance et à notre condition terrestre, à travers l'organisation de « chantiers » spontanés et autonomes. Plus d'une vingtaine de ces chantiers se sont tenus partout en France entre juin et novembre 2022.

Plus d'informations sur www.reprises-savoirs.org.

3 Isabelle Stengers, entretien, hors-série Socialter, Ces terres qui se défendent, p. 25.

LUTTER DEPUIS UNE ÉCOLOGIE SUBJECTIVANTE QUI RÉAFFIRME NOS ATTACHEMENTS

En 2012, suite à la violente opération d'expulsion César à laquelle ont résisté les occupant-es de la Zone À Défendre contre le projet d'aéroport de Notre-Dame-des-Landes, la communauté naturaliste⁴ s'organise en créant depuis la ZAD le collectif des naturalistes en lutte⁵. L'objectif est simple : mobiliser les savoirs naturalistes, notamment par des pratiques d'inventaires, pour contribuer à la lutte contre un projet délétère qui engageait la destruction de 2000 hectares de bocage et de zones humides miraculeusement préservées et, avec elles, d'une foule d'espèces protégées.

Avec l'abandon du projet d'aéroport en 2018, l'affrontement entre les mondes qui se joue depuis lors autour de la ZAD et de ce qu'elle représente est devenu moins spectaculaire, mais peut-être encore plus décisif. La compensation écologique est l'un des symptômes les plus parlants de cet antagonisme.

Digne descendante de ce mouvement, l'école des tritons a vu le jour dans le bocage début 2021. Il s'agit d'y pratiquer l'émancipation politique par l'attachement au territoire, contribuer à l'expérimentation de nouveaux communs, de nouvelles alliances entre les vivants. Face aux défaillances et aux conséquences du détachement moderne, nous tentons de « déployer des expériences collectives permettant de développer des straté-

4 Les naturalistes sont des connaisseurs et observateurs de la faune et de la flore, professionnel·les ou amateur·es.

5 <https://tinyurl.com/naturalistesenlutte>

gies d'attachement – au sens où, pratiqué de façon stratégique, l'attachement n'est plus envisagé comme un donné, mais comme quelque chose qui s'expérimente »⁶.

À ce titre, nous pensons que la pratique naturaliste est une pratique révolutionnaire en ce qu'elle permet de résister à l'attaque de la modernité techno-capitaliste sur les liens. Nous faisons le pari qu'en sortant les savoirs naturalistes des carcans dans lesquels les enferment les rapports des bureaux d'étude, ils peuvent, au contraire nourrir une écologie subjectivante, une façon d'être au monde qui donne la primauté aux attaches affectives, aux multiples liens qu'une population donnée, par ses pratiques et ses usages, noue avec un territoire et ses habitants autres qu'humains. Ainsi, durant le chantier qui s'est tenu en juillet 2022 à l'école des tritons, nous avons tenté une composition de pratiques et de savoirs naturalistes comme autant de façons d'épaissir l'expérience collective et individuelle et d'intensifier notre compréhension du monde.

Il s'agissait de faire l'expérience de l'affirmation de nos attachements comme puissance de résistance, dans la capacité à la fois :

- de développer des manières d'habiter qui brouillent à maints égards les oppositions établies depuis plus de deux siècles entre les humain·es et le vivant ;
- d'enrichir dans un registre affirmatif et inventif les manières que nous avons de lutter.

⁶ Damien Darcis, *Pour une écologie libertaire*, p. 20.

CONSTITUER UNE FORCE VIVE POUR DES ACTIONS DE RÉSISTANCE

S'il prenait place au cœur du bocage de NDDL, ce chantier a été conçu comme un entrelacement entre les expériences vécues depuis la ZAD et une mobilisation locale contre le projet d'implantation d'une nouvelle station Total sur plusieurs hectares de terres agricoles à proximité (dans le cadre de la future expansion d'une 4 voies).

À l'occasion d'une demie journée avec le collectif d'habitant·es en lutte contre ce projet⁷, nous avons donc organisé plusieurs ateliers de partages de savoirs et de pratiques pour mettre à mal des « projets inutiles ». Nous avons notamment :

- mobilisé des techniques de cartographie sensible que nous avons adaptées en prenant en compte la situation, c'est-à-dire l'environnement singulier dans lequel cette lutte s'inscrit ;
- animé un temps d'échange entre une juriste, des naturalistes et les riverain·es en lutte.

En nous inspirant de pratiques telles que la cartographie des controverses⁸ et la cartographie relationnelle, nous avons proposé plusieurs manières de représenter une parcelle (menacée de destruction). Nous avons par exemple expérimenté le geste

⁷ À propos de la lutte du collectif Total Ment : <https://tinyurl.com/totalment>

⁸ Méthodologie initiée et enseignée par Bruno Latour ayant pour but l'analyse des problèmes contemporains qui impliquent des savoirs scientifiques ou techniques, mais aussi des questions juridiques, morales, économiques et sociales. Plus d'infos : <https://controverses.org/fr/studies/> ; <http://www.bruno-latour.fr/node/31.html>

cartographique depuis l'expérience et les interactions d'une espèce autre qu'humaine, ou encore par la relevé de faits historiques et de souvenirs d'habitant·es pour reconstituer une mémoire collective et sensible.

Ainsi, à travers cette première expérience nous avons pu entrevoir comment des pratiques qui proposent de relier ce que l'on pense, ce que l'on perçoit et ce qui nous affecte, peuvent permettre de visibiliser les attachements en développant l'esthésie collective (aptitude à percevoir des sensations), et surtout à renforcer les liens humains au sein des collectifs – autant d'éléments contributifs de la résilience dans les luttes.

En conclusion, en reprenant les savoirs naturalistes et en proposant des pratiques sensibles au service des luttes, nous affirmons notre volonté et la possibilité de sortir d'une approche dualiste imprégnée de la pensée moderne de la performance qui nous pousserait à mesurer la qualité d'une lutte à ce qu'elle obtient. À la place, nous lui préférons une approche sensible et complexe, qui envisage non pas le résultat de la lutte mais ses effets, c'est-à-dire, ce qu'elle fait de nos vies et dans nos vies, la manière dont elle nous tisse et nous attache, au territoire, aux humains et au vivant qui le peuplent.

LA COMMUNICATION AVEC LES VIVANTS AUTRE QU'HUMAINS, DANS QUELS ÉTATS DE CONSCIENCE ?

par Sabine Rabourdin

J'ai vécu trois expériences avec le Lichen, qui m'ont amenée à m'interroger sur la capacité de témoigner pour un vivant autre qu'humain, quand on est humain. Cette relation nécessite-t-elle un état de conscience particulier ?

La première expérience, je l'ai vécue comme participante, dans mon jardin, pour recueillir l'avis des non-humains du lieu sur un projet de forêt comestible. La deuxième, au Parc de la Tête d'Or à Lyon, comme participante d'une constellation de tous les êtres, afin d'entendre l'avis des non-humains sur l'aménagement du parc. Et la troisième, au cours de laquelle j'ai été animatrice cette fois, concernait un projet sur la relation corps-conscience, dans la Vallée de la Drôme, basé sur un regroupement de praticiens pour un genre de laboratoire expérimental et de diffusion à travers des conférences, festivals, etc. Nous souhaitions avoir l'avis des non-humains de la vallée pour ne pas faire un projet « hors sol ». Lors de chaque atelier, une dizaine de personnes étaient présentes. Et des techniques différentes de connexion ont été proposées. À chaque fois, j'ai été fascinée par la pertinence des retours, et le vécu des participants. Je me suis bien sûr demandée si la prise de parole au titre d'un non-humain par un humain est véritablement possible et fiable. Mais ce qui m'a le plus questionnée, a été l'état de conscience permettant d'entrer en relation avec un non-humain et à s'exprimer depuis son vécu. J'ai donc voulu mieux comprendre quels sont les états qui permettent cette mise en relation.

Certains peuples indigènes expliquent recevoir directement des plantes leurs propriétés thérapeutiques. Il est courant pour eux de « dialoguer » avec des non-humains. Ma rencontre avec certains de ces peuples m'a amené à m'intéresser à ce genre de relations humains / non-humains. Pratiquant aussi la méditation depuis plusieurs années, j'ai la conviction qu'il est possible de percevoir

plus d'informations que ce que notre état habituel de veille permet de percevoir au quotidien. Quels sont les états de la conscience qui permettent aux humains de capter au mieux l'avis des non-humains ?

Mon hypothèse est que pour ouvrir le champ de perceptions, il faut favoriser des états où l'activité mentale des pensées est au repos. Pourquoi ? Parce que les pensées sont souvent empreintes de jugements et de comparaison et limitent la disponibilité totale pour entrer en relation. Par exemple, si je regarde une plante, il est fort probable que mes pensées me placent en situation d'analyse : elle est grande, jaune, belle, bientôt fanée, avec une odeur agréable, il faudrait la bouturer, elle est de telle espèce, elle serait mieux à côté de telle autre plante, etc. Les jugements ne sont pas forcément négatifs mais ils ont recours à la comparaison et ceci crée une distance entre moi et cet autre. Les pensées impliquent une distance qui fait que cette fleur est perçue comme extérieure et différente de moi. Dès lors, comment être disponible à ce qu'elle est réellement ?



Photo prise lors de la troisième expérience, dans la Drôme. Rencontre d'un participant avec un coquelicot.

Lorsque les pensées se taisent, la distance s'estompe. Alors, une connexion d'une autre nature peut subvenir. Mais comment permettre cette connexion ?

Dans la première expérience, l'animateur a utilisé une technique de guidage basé sur les perceptions sensorielles et la visualisation. Cela a permis l'émergence d'un état de conscience proche de ce qui s'expérimente par exemple en sophrologie, en relaxation ou en hypnose légère. En neuroscience, on estime que cet état est lié aux ondes cérébrales alpha. Cet état m'a permis d'être plus réceptive aux informations captées par les sens, en lien avec l'être vivant non-humain du lieu choisi. Ensuite, pour approfondir, l'animateur a proposé l'écoute d'un rythme musical, qui a permis d'accroître la disposition à la visualisation, dans un état presque onirique mais lucide. Beaucoup de participants ont partagé des images et ressentis très détaillés. Les non-humains ont semblé s'exprimer à travers ces « visions ».

La deuxième expérience a commencé par une prise de terre, c'est-à-dire une invitation à se poser dans l'instant, ressentir son corps, ses sensations, respirer. La respiration et le corps sont un très bon moyen aussi de ralentir le flot des pensées. Nous avons marché vers le lieu concerné avec la proposition d'être à l'affût des bruits, couleurs, odeurs, en provenance de l'environnement immédiat. C'est une proposition d'attention aux sensations qui peut se retrouver par exemple dans certains types de méditation. L'attention focalisée permet de se centrer, et d'avoir moins de pensées parasites. Il a été ensuite très facile – en tous cas pour moi – d'entrer en relation avec un non-humain du lieu. L'invitation a ensuite consisté à jouer le rôle du non-humain avec lequel nous sommes entrés en relation, dans une organisation avec d'autres vivants.

Enfin, la dernière expérience a commencé par une marche accompagnée d'une respiration particulière qui donne la sensation d'avoir plus de clarté et de capter davantage d'informations de son environnement. Lorsque nous sommes arrivés sur le lieu, j'ai proposé (puisque cette fois c'est moi qui guidais) d'observer des sensations corporelles, sa position dans l'environnement, puis de se laisser attirer par une connexion avec un vivant autre qu'humain. Chacun a cheminé jusqu'à se sentir attiré. J'ai alors suggéré d'être attentif au dialogue intérieur : quels types de pensées et de discours ? Mais aussi aux ressentis émotionnels ou corporels. Si l'intention a été posée sur une connexion avec un non-humain, alors ces sensations peuvent représenter des informations. Ces différentes expériences m'incitent à penser que si nous pouvions cartographier avec précision les différents états de conscience, nous pourrions être en mesure de mieux comprendre comment passer d'un état à un autre et les mettre au service des non-humains.

Plusieurs chercheurs et traditions se sont déjà penchés sur cette question de la classification des états de conscience, mais avec des indicateurs parfois fort différents. Déjà, la définition même de la conscience et de ses états n'est pas consensuelle. Selon les disciplines qui l'étudient (philosophie, neuroscience, psychologie, médecine, etc.), la conscience peut faire référence à une variété de phénomènes. En neurosciences cognitives, les chercheurs distinguent le niveau de conscience du contenu de la conscience. Ces deux notions permettent de distinguer différents états, en fonction par exemple du niveau d'éveil et de la perception consciente.

Parmi d'autres critères permettant de distinguer les états de conscience, selon la littérature, on trouve :

- Le degré de focalisation et d'attention
- Le degré de prise de recul
- L'état cérébral : zones du cerveau en activité, niveau d'activité, etc.
- La capacité à se souvenir de l'expérience vécue
- L'intensité de la perception sensorielle et corporelle
- Le niveau d'activité mentale
- Etc.

Certains de ces critères sont objectifs, c'est-à-dire analysés hors du point de vue de la personne. D'autres ne peuvent être formulés que d'un point de vue subjectif, c'est-à-dire par la personne qui vit l'expérience. Ils n'en sont pas moins de bons indicateurs de la spécificité de l'état de conscience.

Qu'en déduire quant à la connexion avec les non humains, et les états de conscience associés ? Déjà qu'il serait utile de mener des études plus approfondies pour différencier ces états en fonction des critères listés, dans des expériences ciblées. Et cela aidera certainement à mieux comprendre ce à quoi les participants ont accès quand ils relatent le point de vue d'un non humain.

Par exemple, si je recueille l'avis d'un arbre sur un projet d'aménagement, d'où vient l'information que je perçois ? Vient-elle de mes cours d'écologie, de mes lectures, de mon expérience vécue auprès de certains arbres, de mon héritage culturel, de ce que m'ont transmis mes ancêtres, de tout un ensemble de perceptions et d'informations captées sans s'en rendre compte, disponibles quand on s'y connecte, un genre de cloud inter-vivants ? L'étude des états de conscience dans la relation avec les vivants autres

qu'humains nous permettra certainement de mieux comprendre ce qui se joue dans ce genre particulier de relation. Alors, place aux expérimentations !



Photo prise lors de la troisième expérience, dans la Drôme. Rencontre d'un participant avec un escargot.



ACCOMPAGNER LE VIVANT DANS LA RELATION ÉDUCATIVE

par Céline Nadaud

MA POSTURE D'ÉDUCATRICE

J'accompagne des individualités d'âges et de sensibilités multiples, parfois avec des fragilités affectives et relationnelles, dans une école démocratique ou dans le cadre de la protection de l'enfance.

Je parle de ma place d'éducatrice et de facilitatrice auprès d'enfants ; de celle qui accueille, qui ressent, qui propose, qui questionne, qui est vigilante, qui veille à l'espace.

CRÉER ET OUVRIR L'ESPACE AVEC LES ENFANTS ET TOUT LE VIVANT

J'aime démarrer un atelier en matérialisant un espace dans le lieu où nous sommes, que ce soit sur la table de la roulotte installée dans la clairière ou au sol dans la salle calme de l'école. Je peux, par exemple, symboliser les 4 directions avec des objets correspondants aux éléments (air, eau, terre et feu) ainsi que le centre du cercle.

J'aime aussi l'idée de convoquer la beauté : de beaux objets auquel je tiens et qui sont inhabituels dans une école (des plumes d'oiseaux, des pierres précieuses, une bougie, ou de l'encens par exemple) qui suscitent l'intérêt et la curiosité des enfants et allument souvent des étincelles dans les yeux.

À partir et autour de cet espace, nous nous rassemblons pour signifier le commencement de l'atelier, déposer des petits objets personnels qui font le lien avec la maison, un parent ou l'atelier précédent, et commencer à faire groupe.

C'est aussi un espace qui ritualise une activité et un moment précis, avec des gestes, des objets et ma voix. Ce rituel m'aide à signifier le démarrage de mon atelier, à essayer d'obtenir leur attention et du calme pour s'écouter.

C'est peut-être aussi quelque chose qui me rassure sur le déroulé

de mon atelier : je définis un espace et des objets pour contenir, être dans du connu et m'assurer du bon déroulé. Je guette quand il y a trop de mouvements, de la fuite et peu d'écoute.

Dans ces rituels, je souhaite intégrer le vivant qui nous entoure avec les éléments naturels et les directions par exemple, et le vivant à l'intérieur de nous, à travers l'écoute des émotions notamment. Et pourtant dans ma posture, je prends conscience que parfois je canalise ce vivant.

En effet, je crois encore que je suis responsable de cet espace vivant, riche de possibles et beau, que c'est à moi de l'alimenter et d'y veiller, et que c'est moi qui devrais exercer un contrôle des interactions entre les enfants et cet espace.

Mais, si je laisse faire et être, l'expérience me montre que cet espace est riche de la présence, des élans et émotions de chacun, et de tout ce qui nous entoure : nous le constituons avec tout le vivant et je peux laisser la place et lui faire confiance.

Ma posture est d'accueillir les mouvements de chacun, goûter aussi à la souplesse de la relation, tenir le fil invisible de ce qui est là avec une intention, un objectif et surtout d'être dans l'instant présent.

J'essaie de me laisser être, là où les enfants souvent ne se posent même pas la question.

AU CŒUR DE L'EXPÉRIENCE : SOUTENIR L'ENFANT DANS SON PROCESSUS DE DÉCOUVERTE DU VIVANT EN LUI ET AUTOUR DE LUI.

Marcher en chuchotant, en petite meute, pour espérer voir un animal, apprendre à ralentir et s'approcher à pas feutrés pour ne pas effrayer, se mettre en condition, faire groupe dans un même objectif, pour s'apprivoiser, tenter la rencontre de nos énergies et découvrir, faire face, ressentir, accueillir le vivant, l'imprévu, le

nouveau. Goûter la pomme directement cueillie sur son pommier en apprenant à en laisser pour « les autres vivants », pour une prochaine fois, car nous reviendrons.

Juste accompagner, de mon regard, et leur permettre d'expérimenter les possibles. M'autoriser à découvrir moi aussi, m'émerveiller, être prête à expérimenter.

J'observe l'enfant qui pose pour la première fois son regard sur un animal, un insecte, un terrier, une roulotte : l'émerveillement souvent.

Il a parfois besoin de faire des allers-retours entre ce nouveau et l'adulte, entre ce qu'il ressent et ma réaction, comme pour apprivoiser sa propre expérience, son propre ressenti.

Nous vivons et créons ainsi ensemble, chacun à une place, des ponts, des allers-retours, des interactions qui nous permettent d'être un participant actif et sensible dans cet écosystème qui se crée.

MON EXPÉRIENCE AVEC UN GROUPE DE JEUNES ENFANTS EN MAISON D'ENFANTS

La forêt et mon expérience en Maison d'enfants (foyer de la protection de l'enfance) m'ont aidé à comprendre cela.

Là où moi-même je me sentais enfermée à l'intérieur de l'institution et de la maison, j'ai expérimenté ce cadre ouvert et vivant quand nous sortions hors des murs et rentrions dans la forêt toute proche. Je vivais le moment présent avec les enfants et ils m'aidaient à entrer dans cet espace avec eux et tout le vivant.

La forêt devenait mon principal partenaire (ou l'inverse) pour accompagner les enfants : elle était disponible, présente, plus ou moins accessible selon les configurations, parfois secrète parfois à découvert, contenant et soutenant, parfois inquiétante pour certains.

Nous étions avec elle, à côté, ensemble et c'est à cet endroit que j'y ai vu de la coopération, de l'entraide et de la joie entre les enfants. Un plus grand qui devenait leader, marchant à l'avant et tendant le bras pour aider un plus jeune à se faufiler. Une enfant qui s'était trouvée un petit recoin de pierres et de végétaux, l'organisant, déposant ses cueilletes comme des offrandes et que je retrouverai allongée et apaisée dans cet espace.

Un espace où les possibles redevenaient possibles, un espace de respiration et de soin.

CE QUE LES ENFANTS ONT À NOUS ENSEIGNER DANS CE LIEN AU VIVANT

Ce que je vis et expérimente au quotidien avec les enfants c'est qu'ils m'aident à oser cet élan, ce vivant en moi.

Malgré leur vécu douloureux pour certains, j'observe leur capacité à écouter leur envie, ce qui est là, présent à eux et en eux. À oser. À vivre réellement, corporellement, complètement et intimement. Tout ce qui nous est à nous, adultes, difficile.

Ils créent à partir de ce qui est là, vivant, en eux et avec eux.

DEUX EXPÉRIENCES DU LICHEN ; LES ASSEMBLÉES DE LA FORÊT 2021 ET 2022

Nous étions environ 40 adultes, 4 enfants et un chien, réunis pour une expérience immersive en forêt pendant près de 4 jours.

Je me souviens de nos premiers cercles constitutifs pour définir le cadre, les valeurs et l'organisation de cette expérience.

Je nous voyais nous engluier dans ces questions pendant de longs moments, à peine arrivés et installés, anticipant des solutions à des problèmes jusque-là inexistantes. Je sentais monter une colère en moi assise dans ce cercle, en même temps que j'observais les enfants et le chien à l'extérieur de cet espace, dans cette forêt

que nous n'avions encore que peu regardée et rencontrée. Ils étaient là, présents, jouant, courant, vivants et c'est comme s'ils me montraient le chemin pour être avec tout le vivant et trouver une autre voie pour nous organiser. Ils découvraient, apprivoisaient le lieu, le sentaient sous leurs pieds, en interaction et dans la joie.

Ils avaient choisi un jeu pour démarrer, en offrant leurs rires à la forêt et aux non-humains.

Alors j'ai pris la parole et, comme un cri pour vivre, j'ai dit que le présent était à vivre pour honorer la vie qui nous avait peut-être réunis ici et que les enfants nous ouvraient la voie. Nous avons alors commencé vraiment à vivre avec la forêt entre humains et non-humains.

Ce fut le cas également à l'Assemblée de 2022, où nous nous interrogeons sur la manière d'intégrer les deux enfants présents. Il a suffi de le leur demander, pour s'entendre répondre « un cache-cache ! » et nous retrouver plusieurs dans le jeu, la joie et davantage de spontanéité avec le groupe et le lieu.

Des corps et des arbres en mouvement, en lien, en expérimentation, ensemble. Des instants de course rapide, d'attente immobile, d'esquive, de contacts corporels avec un arbre, une branche, le sol, de contacts visuels avec ce qui m'entoure, de contacts sensibles.

C'était pour moi l'occasion d'une plus grande présence sensible, à l'arrêt, en silence, à l'écoute, contre l'arbre qui me cache, consciente aussi de mon impact et de mon poids sur les herbes qui se couchent.

Dans ces allers-retours permanents pour contacter, sentir ce vivant en nous, avec l'autre humain et les autres non-humains,

nous sommes prêts à accueillir l'ensemble qui se mêle, se joint, se sépare, se retrouve, est en mouvement permanent.

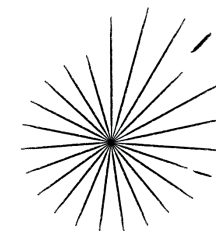
Il m'est facile et agréable de le traduire aujourd'hui, avec le recul, et de m'être autorisée d'abord à le vivre pleinement, à participer, à dire « OUI » à la proposition de « cache-cache ».

Nous savons au Lichen comme ailleurs que c'est bien cette autorisation à l'expérimentation sensible, au nouveau, en lâchant les attentes, les conventions, les croyances, qui va permettre peut-être d'être touché, d'être en écho, en résonance, en soi, avec l'autre et ce qui nous entoure.

Je conclus en remerciant tous ces enfants qui m'accompagnent dans l'expression de ma spontanéité, de ma joie et qui m'encouragent à aller avec eux dans l'expérience sensible. J'invite le lecteur à imaginer et créer ces espaces avec le vivant et les enfants pour s'autoriser l'ouverture aux possibles, entrer en résonance et vivre la découverte ensemble.

03

fiches méthodes



Nous présentons ici quelques-unes des fiches que nous rédigeons afin de présenter et partager nos tentatives méthodologiques. Elles sont pensées comme des modes d'emplois librement utilisables.

*REPRÉSENTATION
PAR
LA CHAISE
VIDE*

DESCRIPTION DE LA MÉTHODE

INTENTION

Offrir un outil simple de représentation d'entités (vivantes, juridiques, composites...) situées à distance ou n'ayant pas de voix audibles.

USAGES

Représenter, Délibérer, Consulter, Comprendre.

FACILITÉ DE DÉPLOIEMENT¹

Facile

PROTOCOLE

Cette méthode s'applique dans toute assemblée, réunion, cercle, ou tout autre processus d'intelligence collective. Il s'agit de rajouter une ou plusieurs représentations non-humaines.

Dans l'espace physique prévoir une place vide qui représentera :

- Soit une entité non-humaine déjà définie dès le départ (ex : l'entreprise, le marché, les clients, ou encore la forêt, le fleuve, la maison...)
- Soit une entité non-humaine « variable » (ex : à un moment, quelqu'un représentera les oiseaux, à un autre, une autre personne parlera au nom des insectes)

On peut prévoir autant de places vides que d'entité variable ou prédéfinie, comme dans les assemblées de la Fédération Francophone de Sylvothérapie, où il y a une chaise vide pour la Fédération en tant qu'entité, et une chaise vide pour la forêt.

Ces espaces doivent être marqués par des symboles qui les identifient (par exemple avec des éléments rapportés de l'extérieur ou des étiquettes, des dessins collés sur le dossier de la

chaise, etc...). Cela aide fortement les personnes qui s'y placent à incarner la représentation qu'elles viennent « capter ».

Au démarrage de la réunion, préciser ce que sont ces espaces dédiés, ce qu'ils représentent et dire qu'à tout moment, n'importe qui peut venir s'y placer si iel se sent appelé·e et parler au nom de l'entité que cet espace représente (et si c'est la variante « représentation variable », iel doit préciser au nom de qui iel parle, à chaque fois).

La représentation dure le temps d'une prise de parole au même titre que les autres à ceci près que, si besoin, la personne qui s'assoit peut d'abord prendre 30 secondes à une minute pour se centrer, pieds posés au sol et buste droit, en respirant en profondeur, en silence, pour « sentir » ce qui vient, avant de parler.

À la fin de ce temps de partage « délégué », la personne se lève, se « dé-rôle » à sa manière (en disant par exemple : « Je ne suis plus la rivière, je redeviens [mon prénom]. » et en s'ébrouant !) et retourne s'asseoir à sa place initiale. Les autres peuvent remercier l'entité qui s'est exprimée à travers la personne, et remercier la personne d'avoir parlé pour elle. Attention, préparez-vous, parfois, ça décoiffe émotionnellement !

NOMBRE DE PERSONNES HUMAINES MINIMAL OU MAXIMAL

Dans les limites d'une réunion en présentiel habituelle.

PRÉ-REQUIS ÉVENTUELS

Les participant·es doivent être suffisamment centré·es pour ne pas être manipulé·es par des considérations mentales ou égotiques². Un temps préalable d'éveil des sens peut être particulièrement pertinent³.

UN RETOUR D'EXPÉRIENCE : L'ASSEMBLÉE DE LA FORÊT 2022

DATE

19 au 22 août 2022

LIEU

Sourcieux-les-Mines (Rhône)

PROBLÉMATIQUES EXPLORÉES

Prendre en compte l'avis de la forêt dans notre organisation collective

NOMBRE DE PERSONNES HUMAINES EFFECTIVEMENT PRÉSENTES

16

VARIANTE SUIVIE

Un espace dans le cercle, dédié à représenter la voix de la forêt qui nous abritait, ouvert au démarrage par un petit rituel (« ce lieu devient la voix de la forêt »), puis fermé à la fin de chaque session, par un autre rituel (« ce lieu revient dans l'état où il doit être ») – sauf les fois où nous oublions !

DESCRIPTION DE L'ENVIRONNEMENT

Un espace sous un chêne appelé Merlin, fort commode pour s'asseoir en cercle à une quinzaine de personnes

CE QUI S'EST PASSÉ

À chaque réunion, au moins une personne, parfois deux, venaient s'asseoir un moment pour écouter la voix de la forêt et la restituer. C'est devenu comme un réflexe.

CE QUE CELA A PERMIS : La forêt apportait souvent un point de vue nouveau sur la situation. Certaines décisions ont pris en compte ces points de vue nouveaux.

CE QUE CELA A GÉNÉRÉ POUR LES HUMAIN·ES PRÉSENT·ES : émotions, gratitude, ouverture de vue – et nouveauté, bien sûr !

TÉMOIGNAGES EN LIEN AVEC CETTE EXPÉRIENCE

MAÏTÉ

Mon intention était d'écouter la forêt, de voir s'il y avait des apports différents à entendre. J'ai pu ressentir la voix de la forêt dans laquelle nous étions. C'étaient plus des sensations, le sentiment de la présence de la forêt comme entité à part entière, l'impression du mouvement des arbres, le rythme lent par rapport aux rythmes humains, l'impression d'un chœur d'êtres autour de moi. J'ai appris qu'il est possible de ressentir des choses décalées par rapport à moi en faisant cet exercice. Le fait de se déplacer pour aller sur un siège spécifique est vraiment aidant. Le mouvement dans l'espace crée la possibilité de se connecter à la forêt. Par ailleurs, les messages reçus amènent eux-mêmes dans une dimension différente de celle de nos discussions habituelles.

Je n'ai pas reçu de messages « clairs » au sens de la communication ou de l'argumentation humaine... mais peut-être n'est-ce pas là le propos... cela crée justement une opportunité de se parler autrement.

Le fait d'être en cercle d'humain·es est à la fois aidant et stressant. Se déplacer, se mettre à la place « forêt » et tenter d'entendre, percevoir quelque chose de subtil alors que les yeux des humain·es sont rivés sur soi n'est pas très facile. Mais osez y aller, tentez, sans enjeux et en restant ouvert·es à la surprise !

NATHALIE

Mon intention était de prendre en compte la forêt et d'expérimenter. Je n'ai pas eu le sentiment de recevoir un message, j'ai juste ressenti le fait d'intégrer le point de vue d'une entité vaste dans le temps et l'espace, dont la grandeur est vénérable. J'ai ressenti beaucoup de sérénité, une sensation de hauteur de vue, d'ordre, de simplicité qui émanait de la forêt. Cela m'a appris l'intérêt de m'extirper des problématiques humaines pour adopter un point de vue extérieur, et très étranger, plus englobant. Je me suis sentie faire partie du lieu, reconnue et reconnaissante. Le fait de se déplacer et de changer de place a de l'importance, c'est comme un passage en coulisses ou dans un sas pour changer d'habits, cela matérialise le changement de perspective. J'ai trouvé difficile de mettre des mots, la pression, l'attente de résultat (le message) m'ont un peu empêchée de goûter pleinement le moment.

C'est une méthode qui est reproductible et conviviale. Elle demande un temps de centrage avant. Je dirais que c'est une expérience qu'il faut faire et refaire, sans attendre tout de suite un message clair et dicible. Ne pas hésiter si on découvre la méthode à ne rien dire au début. Les mots viendront peut-être plus tard.



NOTES

- 1 Niveau de facilité à faire accepter la méthode dans un contexte classique, et facilité à se l'approprier pour la proposer soi-même (les méthodes sont plus ou moins exigeantes en termes de compétences requises pour le·la facilitateur·rice)
- 2 Lire à ce sujet l'article sur les différents états de conscience, par Sabine Rabourdin
- 3 L'éveil des sens est une autre méthode dédiée à mettre les personnes dans un état de réceptivité optimale, fournie dans nos fiches méthodes sur le site du Lichen

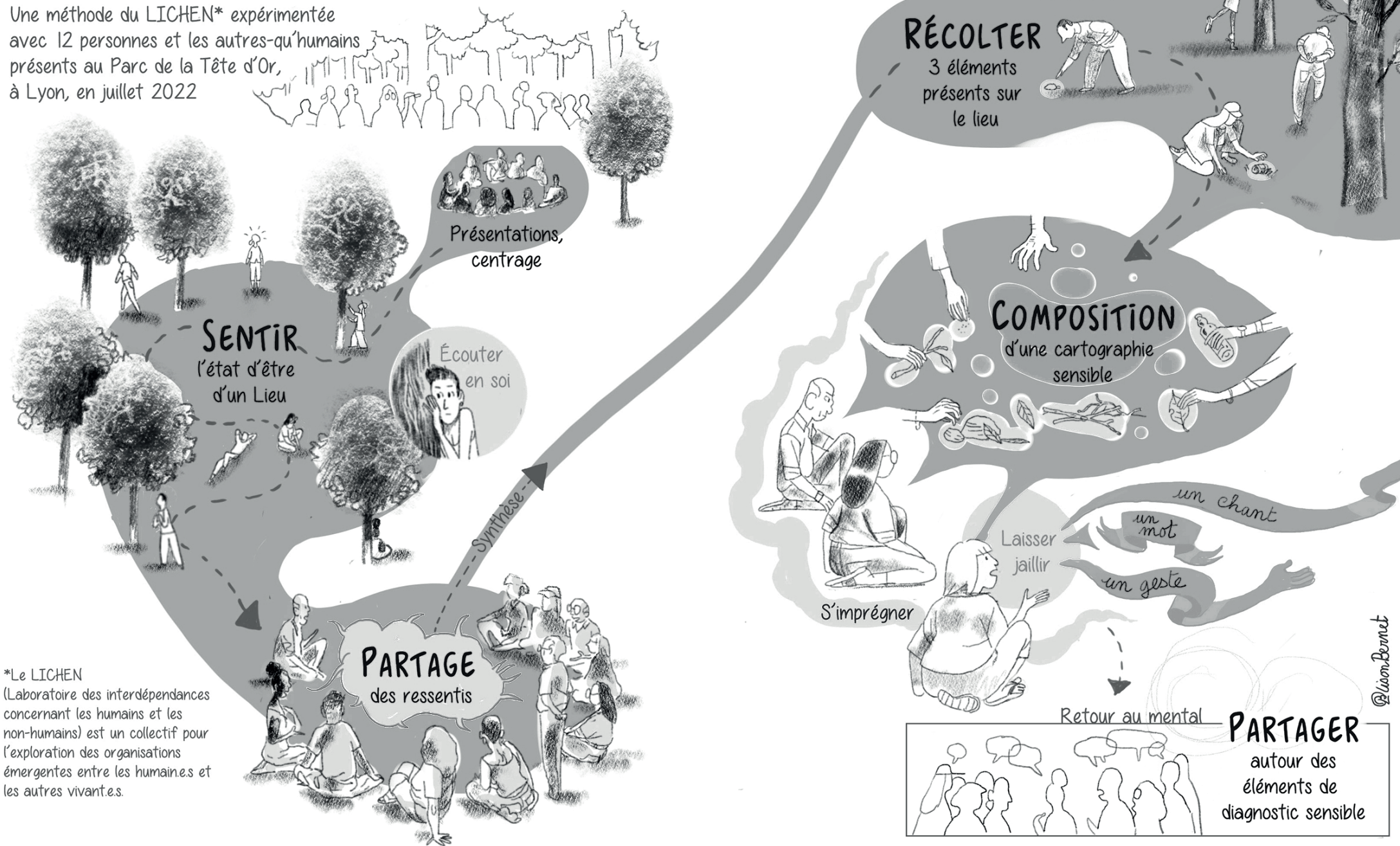




*DIAGNOSTIC
DU VIVANT PAR
L'EXPRESSION
SPONTANÉE*

Diagnostic du Vivant par l'expression spontanée

Une méthode du LICHEN* expérimentée
avec 12 personnes et les autres-qu'humains
présents au Parc de la Tête d'Or,
à Lyon, en juillet 2022



DESCRIPTION DE LA MÉTHODE

INTENTION

En réponse à une problématique d'aménagement d'un territoire, nous explorons et transposons les besoins du vivant associés au lieu concerné à travers une expression collective sensible et brève.

USAGES

Traduire, Comprendre, Soigner

FACILITÉ DE DÉPLOIEMENT

Moyenne

DURÉE

1 heure 30

NOMBRE DE PARTICIPANTS

Entre 4 et 15 humain·es

RÔLES SPÉCIFIQUES

- 1 facilitateur·rice
- 1 scribe (optionnel)

PRÉREQUIS

Avoir une commande spécifique ou une décision à prendre en lien avec le lieu pour pouvoir interroger le lieu à bon escient.

Choisir des vêtements qui ne craignent rien, pour se sentir libre de les abîmer (si l'on sent l'élan, par exemple, de se vautrer dans la terre en grognant ... On n'est jamais trop prudent !).

Accepter, simplement, de se laisser décentrer, d'être bousculé dans nos préjugés d'humains, dans nos ressentis et modes de perception du monde.

MATÉRIEL

de quoi éventuellement prendre des notes à la fin, pour le scribe.
Optionnel : du rafia, pour la partie « land art ».

DÉROULÉ TYPE

1. **Identification d'un lieu, soit au préalable, soit sur place, choisir un lieu qui appelle cette méthode**
2. **Intro – 10' (si besoin)**
 - Tour des prénoms, déroulé, cadre
 - Centrage en lien avec les sens¹, prise de contact avec le lieu
3. **Détermination des besoins du lieu – 30 à 40'**
 - Exploration individuelle sur le lieu à partir des sens : « Qu'est-ce que ce lieu a à nous raconter de son état ? Ce lieu a-t-il besoin de quelque chose ? »
 - Partage des ressentis, et synthèse sous forme d'une problématique ou d'un besoin : quelle est la question ou les questions que le lieu semble nous poser ?
 - Récolte sensible : chacun collecte 3 éléments clairement distincts sur ce site, qui se présentent à nous de façon évidente.
4. **Diagnostic et soin du lieu – 30 à 40'**
 - Création d'un espace rituel collectif sur place, selon les instructions du lieu (ces instructions sont données à travers le ou la facilitateur·rice du processus)
 - Rappel de la problématique
 - Chacun·e dépose tour à tour chaque élément collecté avec une phrase pour expliquer ou pour déclamer, tout en prenant soin de le placer de la façon la plus juste possible par rapport aux autres éléments déjà déposés dans le cercle. L'ensemble des éléments forme une sorte de carte, d'œuvre, de constellation, menant au diagnostic sensible.

- Une fois que l'ensemble des éléments a été déposé, face à cette matérialisation sensible, on propose un temps d'imprégnation collective.
 - Puis chaque participant·e est invité·e tour à tour à laisser jaillir ce qui doit l'être : sous la forme d'un mot sensible (haïku...), d'un chant ou d'un mouvement. Ne pas retomber dans le langage quotidien et l'analyse de l'expérience. On est encore dans l'expérience elle-même, en mode « mon mental, t'es gentil, mais là, reste à l'écart, OK ? ».
5. **Finalisation : centrage / retour dans nos individualités et gratitude pour cette exploration – 5' (en silence)**
6. **Partages des retours d'expérience et éléments de diagnostic sensible qui en découlent. Un scribe note les éléments pour le lieu « bénéficiaire » : « Je suis X et je préconise ... » – 20'**

ATTENTION

Dans cette méthode, le destinataire des préconisations est le lieu lui-même, puisque nous lui demandons son état et son besoin. Question encore sans réponse : comment lui faire part de nos recommandations en retour ? À suivre dans la prochaine revue, peut-être ? Ou bien toi, lecteur·ice, tu as peut-être des réponses ?

RETOURS D'EXPÉRIENCE LORS DE LA RÉSIDENCE MÉTHODE 2022

DATE

30 mars 2022

LIEU

Le Moulin de Hausse-Côte, Saints-en-Puisaye
(Lors de la première résidence méthode du Lichen)

DURÉE RÉELLE

45'

NOMBRE TOTAL DE PARTICIPANT·ES

5

FACILITATRICE

Aurélié Brunet

CONTEXTE

Cette méthode avait déjà été prototypée lors du Laboratoire des Attachements 2021 puis lors de l'Assemblée de la Forêt 2021. Durant cette résidence méthode du Lichen, nous avons souhaité l'approfondir pour en dresser une version plus structurée et réutilisable.

COMMENTAIRES PARTICULIERS SUR L'EXPÉRIENCE

Le lieu a été choisi à partir d'un ressenti collectif négatif dans une zone en particulier (regroupant un cabanon à l'abandon, nivellement du sol particulier, grand oiseau mort au sol, passages escarpés, peu de lumière, la totale...) avec l'envie d'explorer da-

vantage cette zone pour tenter de fluidifier l'énergie de ce lieu. La question qui a surgi fut : « Qu'est-ce que ce lieu a à nous raconter de son état ? De quoi ce lieu a-t-il besoin ? »

Le temps d'imprégnation s'est poursuivi spontanément par un chant partagé et apaisant, et par une mise en mouvement collective, comme une ronde. Nous avons laissé faire ce qui venait : des larmes, des mots, des gestes ... C'était fun malgré le côté glauque du lieu, grâce au chant, surtout.

Finalement, les préconisations ont tourné autour de : "Permettez à ce lieu de vivre sa vie. Les autres qu'humains ont juste besoin d'être laissés en paix, longtemps. Si, vous humains, voulez intervenir, faites-le à la marge, en lisière du lieu, pour sa beauté".

NOTES

1 Sur ce point, voir la fiche méthode dédiée sur notre site Internet.



CONTROVERSE MULTI- SPÉCIFIQUE

DESCRIPTION DE LA MÉTHODE

INTENTION

La « Controverse multispécifique¹ » est une forme d'assemblée de vivants imaginée et mise en scène par le Lichen, afin de représenter divers intérêts humains et non-humains autour de problématiques auxquelles se confrontent territoires, collectifs ou organisations.

USAGES

Sensibiliser, délibérer.

FACILITÉ DE DÉPLOIEMENT

Moyenne (acceptation facile, facilitation nécessitant des compétences spécifiques)

PROTOCOLE ET VARIANTES POSSIBLES

Nous présentons ici le format destiné à la sensibilisation et à un début de délibération, d'autres formats pour d'autres usages (décider, délibérer plus en profondeur, co-concevoir) ont été testés, ils seront présentés dans une prochaine édition.

RAPPELS PRÉALABLES

1. Cette méthode ne permet pas d'aller jusqu'à la décision.

2. Bénéfices

- Une reformulation de la problématique
- Un partage de représentations à partir d'autres points de vue
- Des propositions innovantes
- Un moment fédérateur et « fun » qui permet à chacun·e de se rendre compte que c'est possible, fructueux et agréable d'inclure les non-humains dans nos systèmes de décision

3. Il est important de représenter aussi des intérêts humains, même si cela crée un risque de tension, à tempérer du moment que la tension ne se traduit pas sous la forme habituelle d'un antagonisme où le débat s'enlise (par exemple si les interventions de chaque groupe vire à l'invective, l'insulte, la déformation des propos, les reproches, etc.). En amont, nous aurons besoin d'identifier une problématique locale réelle ou fictive par exemple en interviewant les acteurs clés du territoire afin de mieux comprendre les enjeux, les intérêts humains et non-humains en présence et leurs interdépendances (ex : élus, acteurs de l'aménagement, militant·es, habitant·es, etc.).

À partir de ces entretiens, nous pouvons :

- Concevoir des fiches techniques sur les groupes d'intérêts représentés (humain·es et non-humains)
- Créer un support de présentation des enjeux
- Préparation sur place :
- Disposer les tables en demi-cercle avec plusieurs chaises pour chaque table
- Préparer des étiquettes « rôles » à distribuer aux participant·es
- Préparer des écriteaux avec l'intitulé des groupes d'intérêt à coller sur les tables de manière visible (ou, plus dans l'esprit, des signes distinctifs faciles à identifier comme des plumes pour les oiseaux)

ÉQUIPE ET COMPÉTENCES

La préparation et l'animation de cette méthode nécessitent 2 ou 3 personnes (facilitateur·ices, animateur·ices, scribes) en vue de cumuler les compétences permettant de :

- Animer un débat
- Faciliter un temps d'ancrage et de connexion sensible

- Animer un groupe, avec un juste équilibre entre humour et profondeur
- Mener des entretiens qualitatifs
- Identifier les enjeux clés et leurs interdépendances
- [Facultatif] Il peut y avoir des facilitateur·trices complices dans chaque groupe d'intérêt (nombre à déterminer en fonction du nombre de groupes représentés).

CONDITIONS D'UTILISATION PRÉCONISÉES

- Accès à un espace extérieur
- Grand espace intérieur ou extérieur selon la météo pour se mettre en cercle avec une acoustique adaptée

MATÉRIEL NÉCESSAIRE

Chaises, tables, paperboard et marqueurs, stylo, papier, étiquettes, feuilles, scotch.

DÉROULÉ

1. **Accueil et distribution d'un rôle à chacun·e et invitation aux participant·es à repérer leur groupe d'intérêt dans l'espace (15').**
 2. **Discours de bienvenue, présentation des intervenant·es, du contexte, de l'intention et du cadre par l'équipe (10').**
- **Introduction de la problématique et des intérêts en présence (5') :**

Ex. : « *D'habitude nous menons des débats depuis notre raison en restant dans le mental, ce qui nous coupe de nos corps et de nos ressentis et d'une dimension sensible. Cette fois-ci, nous vous proposons au contraire de renouer avec nos ressentis et émotions, en activant notre empathie, de nous mettre*

« *à la place de* ». Pour cela, nous allons vivre un temps d'ancrage guidé pour activer un état de présence qui devrait vous permettre de représenter au mieux les intérêts de vos groupes. »

3. **Temps d'incarnation guidée de ces groupes d'espèces et positionnement dans l'espace pour comprendre le fonctionnement du système (25', sur le lieu concerné par la problématique, ou par défaut, dehors, ce qui implique de sortir de la salle, compter un peu de temps pour mobiliser tout le groupe).**

- Appel de chaque groupe d'intérêt et positionnement en silence des participants dans l'espace de représentation en fonction de la nature des espèces représentées et leur place dans l'écosystème.
- Ancrage guidé permettant une reconnexion au corps, au souffle, aux pieds en contact avec le sol, et à tous les « sens » possibles : ouïe, toucher, odorat, équilibre, proprioception, intuition, imagination. Cette facilitation nécessite des compétences en sophrologie, pleine présence ou méthodes équivalentes².
- Enrôlement et présentation de chaque espèce ou groupe d'intérêt, invitation à devenir ces vivants-là, à sentir ce qui est visible et aussi tout ce qui se passe dans le sol. Ceci est valable aussi pour les représentants des intérêts de certains groupes d'humains.

Ex. : « *Représentant·es des animaux de la rivière, je vous invite à devenir animaux de la rivière : regardez ce qui remue dans l'eau autour de vous, sentez comment c'est d'être un animal de la rivière, sentez le contact des courants, représentant·es des chauves-sou-*

ris, je vous invite à devenir chauves-souris : ouvrez vos ailes et votre radar, écoutez les échos »

- Guidage et connexion profonde pour tous·tes en même temps :

« Prenez quelques respirations pour habiter votre être ; imaginez comment a été votre vie depuis votre naissance en tant que cet être, quelle est votre histoire, les éléments marquants.... Dans quel état êtes-vous à ce moment ? / Silence, respirez / Quels sont les sons qui vous entourent ? les odeurs ? qu'est-ce que vous percevez ? / Comment votre corps a-t-il envie de bouger, de se mouvoir dans l'espace ? Quels sont les mouvements qui vous viennent ? / Quels sont vos proches ? avec qui vous vous sentez en relation ? / Ouvrez les yeux / De quoi auriez-vous besoin ? Qu'est-ce qui vous manque ? / Qu'est-ce que vous ne voudriez pas perdre ? à quoi êtes-vous attaché·e ? »

- Dé-rôlage (étape très importante pour ne pas rester toute sa vie une chauve-souris !)

« Reprenez contact avec votre respiration, le sol sous nos pieds. Je vous invite à reprendre forme humaine : bougez les orteils et les doigts, les membres / ouvrez les yeux / Vous avez repris forme humaine, et redevenez des représentant·es humain·es de ces entités / Nous allons quitter le champ et former un cercle, prenons le temps de nous regarder et de nous reconnaître en tant qu'humain·es »

- Retour en salle

4. Appropriation par groupes (10 à 15')

- Débrief de ce qui a été vécu en groupe d'intérêts : temps d'appropriation des intérêts (si besoin via les fiches techniques) par des partages des connaissances (senties ou lues) au sein de chaque groupe.
- Re-énonciation de la problématique et de la question aux différents groupes d'intérêt.
- Chaque groupe d'intérêt réfléchit à la perspective du groupe et identifie un porte-parole.

5. Débat autour de la problématique (25')

- « Que ressentez-vous par rapport au projet ... ? », « Quels sont mes besoins ? », « Quelle demande avez-vous à faire aux autres groupes par rapport au projet ? », ... Chaque groupe répond à ces questions, en plénière, à tour de rôle
- Deuxième tour : « En ayant entendu les demandes des un·es et des autres, est-ce que vos positions évoluent ? » Seuls les groupes qui ont quelque-chose à dire s'expriment.

6. Débriefing sous la forme d'un cercle de partage, en un mot chacun·e (5')

PARTIS PRIS

Pour faciliter la mise en œuvre de cette méthode, nous recommandons de :

- Représenter des groupes d'intérêts communs (ex. : la forêt) plutôt que des espèces (ex. : les chênes) si c'est biologiquement pertinent.
- S'autoriser à avoir des groupes d'intérêt hétérogènes en fonction des enjeux du territoire (ex. : les chauves-souris)

et les animaux de la rivière).

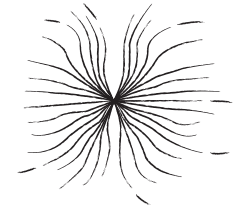
- Représenter les humains dans une seule famille d'espèce, dans une logique de proportionnalité des intérêts.
- Si nécessaire, projeter la problématique dans le futur afin de décentrer les participant·es d'enjeux réels et tensions possibles autour de ces enjeux. L'idée n'est pas de tourner au pugilat interspécifique !
- Au moins 5 parties prenantes représentées avec idéalement 4 personnes par groupe d'intérêts.
- Nb de personnes humaines min-max : 15 / 60
- Durée théorique : 1h30 à 2h

RETOURS D'EXPÉRIENCE

Voir l'article spécifique sur la controverse multispécifique : P20
D'autres formats et d'autres retours d'expériences sont téléchargeables sur notre site.

NOTES

- 1 Trouver un nom à nos méthodes relève parfois du défi. C'est le cas pour cette méthode, où la notion de « controverse » s'est progressivement diluée dans celle de débat, d'assemblée, dans une intention de dé-polariser les débats, souvent ramenés aux méchants humains versus les gentils nonhumains. De même, le terme « multispécifique » nous a progressivement paru inapproprié parce que 1- il était peu accessible sémantiquement (ie « la controverse quoi ??? ») et 2- il n'était pas si juste : un collège peut représenter un groupe d'espèces, voire un écosystème entier, aussi bien qu'une toute petite partie d'une seule espèce : les petits, un arbre remarquable donné, etc...). Si tu as des idées de dénomination, bienvenue !
- 2 Sur ce point, voir la fiche méthode dédiée sur notre site Internet.



04

complicités

Cette dernière partie vise à donner à voir ce qui nous entoure, ce qui nous inspire, ce que nous avons vu, ici et là, et qui nous a semblé voisiner avec les recherches du Lichen. Deux entretiens avec des artistes, très différents, explorant à leur manière les entrelacs du vivant et leurs possibilités.

« DEVENIR SAUMON » ENTRETIEN AVEC LE GÉOGRAPHE ARTISTE RICHARD PEREIRA DE MOURA

par Pascal Ferren

L'été dernier, tu tentais, tel un saumon, de remonter le cours de l'Aa, un fleuve côtier de l'extrême nord de la France, en kayak. Comment t'es-tu retrouvé à faire ça ?

Tout ceci prend sa source dans une résidence artistique que je menais avec une autre plasticienne pour le compte de plusieurs organismes publics autour des bassins-versants de l'Aa et de la Hem : le PNR des Caps et Marais d'Opale qui pilotait la résidence, avec le soutien du Syndicat Mixte de la Vallée de la Hem, du Syndicat Mixte pour l'Aménagement et la Gestion des Eaux de l'Aa et de l'Agence de l'eau. Une fois sur le terrain, j'ai assez vite eu l'impression que nous étions là pour « pacifier les débats sur l'eau ». J'exagère à peine. Ceci étant, il est assez courant dans ce genre de résidence d'inscrire les artistes dans des formes de médiation de territoire. Ce n'est pas tellement un problème, à la seule condition d'avoir conscience des forces en présence et des enjeux locaux.

En résidence, par l'enquête, on a bien vite découvert le champ hyper conflictuel des débats sur la restauration de la continuité écologique. Entre l'État, les collectivités, les associations de moulins, les gestionnaires des cours d'eau, les comités de défenses du patrimoine, les différentes associations environnementales, les positions sont mal comprises, caricaturées, et le débat est d'une

impuissance à peine imaginable. Par dessus le marché, tout cela est fait avec trop peu de dialogue public, que ce soit ici localement, ou à l'échelle nationale. On explique ni pourquoi on restaure, ni comment, ni pourquoi on choisit telle ou telle option (une passe à poissons, une rivière de contournement, un arasement de barrage, etc). En tout cas, c'est la rencontre avec les acteurs de terrain qui m'a amené à mesurer combien la situation semblait être dans une impasse.

Je me suis demandé comment, en quelque sorte, rompre la stérilité du débat en introduisant une méta-situation : celle du saumon qui cherche à remonter le fleuve. Je suis géographe et je bosse dans le champ artistique. Ça ne m'intéresse pas vraiment de devenir saumon, en tant que tel, je trouve même que c'est un peu ridicule. Ce qui m'intéresse, c'est le territoire vivant, à l'échelle du bassin-versant, que vient tracer ou révéler la perspective du saumon. La question de départ était toute simple : en quoi « devenir saumon » permet d'accéder au bassin-versant ? Pour moi, la métaphore du saumon était une manière de susciter une attention à toutes les dynamiques géographiques et les formes de vie qui peuplent un bassin versant.

Par une hypothèse absurde, celle d'un devenir saumon, d'une remontée du fleuve en kayak à contre-courant, d'une aventure vouée à l'échec, je viens créer une occasion de rencontres, une autre scène du débat public défaits de ses chausse-trappes habituels sur la continuité écologique. La discussion tourne vite sur l'histoire industrielle du cours d'eau, son extrême pollution par l'industrie papetière, la canalisation et le réchauffement de l'eau, la centrale nucléaire de Gravelines qui se trouve à l'estuaire, ou encore l'artificialisation des sols, les options de diversification des cultures agricoles pour limiter l'érosion, etc. etc. Ma position permet de créer une chambre d'échos des positions des uns et des autres.

Tu peux nous raconter comme ça s'est déroulé ?

J'ai commencé par un entraînement intensif avec les kayakistes du club de Saint-Omer. Je n'avais pas tellement de connaissance des milieux aquatiques. Ce qui est chouette, c'est la lecture de la rivière à cette échelle-là : être sur l'eau, non pas dans l'eau comme le saumon, mais néanmoins dans une relation directe. La lecture des contre-courants, de la correspondance – ou non – entre ce qui se passe en surface et sous la surface... tout cela est assez puissant.

Le responsable du kayak-club m'a dit : si tu ne connais pas les lieux et les milieux, elle va être très compliqué cette remontée. Ça m'a marqué parce que, justement, le saumon, lui, connaît les lieux. Mieux que ça même, les lieux sont inscrits dans sa physiologie. Il dévale vers la mer et remonte ensuite avec une extrême précision. D'une certaine manière, il est un peu le fleuve. J'avais en tête le bouquin d'Elisée Reclus Histoire d'un ruisseau dont j'avais retenu que pour comprendre le fleuve, fallait être un peu fleuve soi-même.

Outre l'entraînement physique, et franchement, c'était galère (t'as vraiment des muscles que tu soupçonnes pas...), il a fallu faire un travail important de topo et de repérage sur le terrain. Dans le même temps, je faisais des entretiens avec des pêcheurs sur le terrain, des scientifiques, des mouliniers, des techniciens de la fédération de pêche, ou les associations de défense du patrimoine bâti. Bref, il ne s'agissait pas, pour moi, de prendre position dans le débat préservation du patrimoine vs restauration écologique. Au contraire, plutôt : tenter de vivre le débat, dans ma chair, en quelque sorte. Les chercheurs me disaient : pour le saumon, la montaison en eau douce est comme un marathon ; puis, arrivé aux barrages, cela devient une course de haies. Il s'agit d'enchaîner les

deux. Quand le saumon arrive à un barrage, il DOIT passer : c'est inscrit dans sa physiologie. Le saumon est un poisson fascinant en réalité. Il faut imaginer que le saumon remonte des milliers de kilomètres sans s'alimenter depuis les eaux de l'Atlantique nord, poussé par la nécessité de se reproduire dans les eaux douces qui l'ont vu naître. Lorsqu'il arrive devant un barrage, ou qu'il doit remonter dans des eaux qui se réchauffent, il va peut-être réussir à passer, sauf qu'il s'épuise considérablement et que chaque contrainte à sa remontée le fragilise un peu plus.

Et bien, quand je remontais, c'était pareil. C'est l'enchaînement qui est merdique. J'ai fini épuisé. Je suis parti du Marais de St Omer, qui est une sorte de premier estuaire avant la canalisation. Après, il reste environ 40 km à remonter. J'en ai fait presque une trentaine, en une semaine, avec un total de près de 100m de dénivelé. J'ai pas réussi à aller jusqu'à la source. J'étais trop fatigué. Physiquement, c'est hyper dur. Le courant est fort. Dès que tu t'arrêtes tu recules. Et y a les seuils, le manque d'eau par endroits... Ça te casse le rythme, tu débarques, tu dois contourner des terres privées, une industrie papetière parfois sur plus d'1 km. J'avais un chariot dans le coffre du kayak avec tout le matos de camping et un peu de réserve de nourriture. Tu comprends bien que chaque débarquement est une nouvelle occasion d'échanges. C'est assez drôle et absurde de voir un type traverser ton village avec un kayak. Ça crée de belles rencontres.

Est-ce que, pour toi, tout ça dialogue directement avec le courant philosophique qui réclame une nouvelle « diplomatie du vivant » ?

Pas vraiment... Pour moi, si il y a une interrogation sur notre condition terrestre, il s'agit avant tout de reconnaître la terre qu'on a sous les pieds, pas tant de se demander où il faudrait atterrir.

Le mieux pour faire ça, du moins, c'est mon avis, c'est parvenir à identifier les formes de vies, mais aussi les imaginaires à l'échelle du bassin versant.

La pure perspective du devenir saumon m'intéresse peu. Je lis chez Baptiste Morizot ou quelques autres auteurs attentifs à un nouvel horizon des relations humains / non-humains, quelque chose qui relève du romantisme. Moi, je suis plus à l'aise sur le terrain politique et social. Ce n'est pas le romantisme qui me porte, et en l'occurrence ici, la poésie du dialogue saumon / humain. Au contraire, ce qui me porte c'est le réalisme que ça force. Dans un monde où l'on pourrait mettre le conflit au centre du débat pour arriver à « se mettre d'accord » (la continuité écologique ne relève-t-elle pas au fond d'un sens quasi élémentaire ?), chacun s'arc-boute. Tout ça est traversé de conflits sociaux, et c'est ça qui m'intéresse : le jeu des positions, des instrumentalisations, des changements de positions, de focales, etc.

En fait, malgré la diversité des positions, je n'ai pas l'impression que le terrain politique puisse s'exprimer. C'est une polyphonie qui peine à construire une controverse. Quand j'interrogeais les gens, j'avais l'impression d'être d'accord avec tout ! Ils sont où, alors, les points de tension ? Comment pourrait-on dégager une culture écologique commune si l'on ne voit même pas les points de conflits ? Il faut faire exister un espace politique... ou du moins le rendre visible. On a tenté de mettre le doigt là-dessus avec ma collègue dans un livre Vous qui faites la crue qui reprend toutes les phrases que nous avons entendues durant les quatre mois de résidence.

Tu veux dire que tu ne prends pas position contre les barrages ?

Non, je ne suis pas sûr que la défense du milieu passe exclusivement par la destruction du barrage. La manière dont on a traduit la Loi à toutes les échelles pareillement est une catastrophe selon moi. Un micro fleuve comme l'Aa n'a rien à voir avec la Loire ! Et pourtant, la restauration écologique des cours d'eau se traduit de la même manière. J'évoquais l'importance de cette échelle écologique du bassin-versant, mais c'est aussi une question d'échelle du débat public.

Faudrait des débats d'application de la loi à une échelle locale ! L'Aa est aménagée depuis 1000 ans. C'est un fleuve humain-machine, un "transformers", qui est certes dans une bien meilleure situation qu'il ne l'était dans le passé avec les pollutions industrielles. Cependant, dans ces conditions, l'appel à une « rivière sauvage » apparaît totalement hors propos et contribue plutôt à mon sens à cristalliser les oppositions. La continuité écologique, dans l'absolu, tout le monde est pour. Et cela me semble un horizon plus que nécessaire. Le problème, c'est la manière dont elle s'applique. Et personnellement, je tente de fuir les « grands débats d'idées » ou les positions idéologiques pour mettre au travail, localement, en situation, des applications possibles. En devenant un peu saumon s'il le faut !

NB : le travail « Devenir saumon » est en cours d'exploration et devrait donner lieu à la réalisation d'une vidéo documentaire dont le trailer est disponible ici : <https://www.youtube.com/watch?v=IArmWjjXVTs&t=13s>

« LOU PASTORAL », FAIRE CORPS AVEC LES LOUPS ENTRETIEN AVEC BORIS NORDMANN

par Roxane Schultz

Pour Boris Nordmann « La connaissance vient de la transformation et non l'inverse ». Après avoir mis au point une méthode pour se sentir araignée puis une méthode pour se sentir cachalot, il a conçu Lou Pastoral, une fiction corporelle à vocation de médiation liée au retour des loups sur la Montagne limousine. Entretien avec cet artiste-chercheur autour de pratiques qui nous rassemblent.

Peux-tu nous présenter Lou Pastoral en quelques mots ?

Il s'agit d'une « œuvre atelier » de 2h30 conçue en anticipation du retour des loups sur la montagne limousine et des relations homme-animal. J'y propose une alternance entre des formes contées et des phases où les participant·es sont invité·es à se sentir dans la peau de certaines entités rencontrées durant mon travail d'enquête. C'est toujours le ressenti qui est en jeu. Il peut amener du mouvement, mais ce n'est pas la question. Au cours des 10 chapitres de cette fiction corporelle je fais intervenir successivement, des éleveurs, un chercheur, des éleveurs-chercheurs ; et je propose de devenir prairie, puis troupeau d'humains, de devenir brebis, de mourir en tant que brebis, de redevenir humain, de devenir chiot, de devenir louve...

Quelle a été la démarche qui t'a permis de concevoir Lou Pastoral ?

La recherche a porté à plusieurs niveaux : Il y a eu l'enquête préalable - pour comprendre à la fois les enjeux de la demande qui m'était formulée, mais aussi les entités à incarner. Parallèlement, la conception de la forme artistique a pris une dimension itérative, où se succèdent essais auprès des concernés et ré-écriture. La conception étant partie de l'enquête et réciproquement. Le résultat est une des manières de restituer ce processus.

La production de connaissances sur les loups est l'objet de controverses : bien souvent, on ne sait pas de quoi on parle, par manque d'accord sur la manière de produire les faits. Dans le dixième chapitre de Lou Pastoral, chacun ne peut parler que de ce qu'il a vécu durant les 9 précédents. Ce dernier chapitre est donc lui aussi un temps de l'enquête.

Spectacle, « œuvre-atelier », performance artistique participative... quel rôle joue l'art dans cette composition ?

Proposer un format ficelé sur 2h30 avec une fiche technique claire, c'est l'étincelle qui permet de rencontrer un public, un territoire. Me positionner comme artiste permet d'installer une disponibilité, une ouverture à de l'inattendu, pour commencer à sortir des idées reçues, des clivages, et de se rendre compte collectivement que l'on ne sait pas : on ne sait pas ce qu'est un loup, on ne sait pas comment protéger chaque troupeau en particulier ...

Comment as-tu travaillé avec les populations locales dans cette phase de conception ?

J'ai travaillé avec Quartier Rouge (association locale de production artistique et médiation culturelle) qui portait le projet

administrativement et financièrement. La démarche a mobilisé des « testeurs-contributeurs » avec qui j'ai essayé de faire accoucher une demande en incitant à partager les inconforts et les désirs manifestés. J'ai pris un temps de rencontre interpersonnel avec chacun-e puis avec Quartier Rouge, j'ai animé des temps de travail en groupe – entre un après-midi et trois jours – tous les six mois environ, ce qui n'était pas suffisant pour le suivi du groupe (mais correspondait au budget).

Je les invitais à considérer ma recherche comme un endroit pour mutualiser leurs recherches respectives. Il y avait une ex-chercheuse en écologie devenue éleveuse, un naturaliste qui poursuit ses recherches en étant éleveur et berger, des urbanistes, deux accompagnateurs en moyenne montagne, un chasseur-piégeur, des éleveurs de brebis-chèvres-vaches (pour la viande, le lait ou la sélection), une médecin urgentiste – acupunctrice et propriétaire de chevaux, le maire d'un petit village et éleveur, un salarié du parc naturel présent à titre personnel... Ils se sont fédérés autour du désir d'éviter que leur voisinage ne soit clivé entre les « pour les loups » et les « contre ». Par ailleurs, j'ai aussi mené une enquête dans les Alpes, le Jura, l'Ardèche, à l'UNESCO et au Ministère de la Transition écologique.

La confiance de mes interlocuteurs est nourrie par le temps que je passe avec chaque personne, à essayer de la comprendre dans sa singularité ; et aussi au temps qu'elle perçoit que j'ai passé à enquêter.

Selon toi, en quoi ton travail est-il porteur d'une nouvelle façon de faire de la recherche depuis les territoires ?

La création de Lou Pastoral a soutenu des éleveurs et personnes concernées à faire leur enquête depuis leur territoire. Ils ont apporté leurs questions respectives fort variées et personnelles. Enfin, ils ont pris acte du processus qu'ils ont traversé. La

diffusion des formes artistiques produites tend à initier localement des groupes d'entraide qui peuvent constituer des groupes de recherche ; qui vont produire un savoir situé depuis la transformation vécue par leurs processus. C'est un enjeu fort dans la protection des troupeaux, car chaque cas demande une recherche pour intégrer le caractère et les pratiques de chasse des loups en présence, la personnalité du troupeau, de l'éleveur, du terrain. Il s'agit donc d'une démarche qui induit une double inversion de la recherche : à la fois parce que la connaissance y est produite par et pour le local, mais aussi parce que c'est de la transformation individuelle et collective que naît la connaissance.

De quelle manière crées-tu les conditions de transformation dans cette fiction corporelle ?

Lou Pastoral a été performé lors d'un festival à la ferme, dans la cabane à Méliès à Felletin, dans une grange, dans un espace chorégraphique, et notamment dans une salle du conseil municipal. J'essaie de créer les conditions de disponibilité, j'invite les auditeurs à s'asseoir sur des coussins, pour créer une ambiance détendue. Ensuite, pour qu'il soit possible que des participants se mettent dans la peau d'une autre entité, il est nécessaire qu'ils sentent qu'ils ont pleinement le choix de ne pas le faire aussi. Comme ma manière de les guider passe par des consignes, je suis toujours en négociation avec l'héritage scolaire qui assimile une consigne à un ordre. Pour le genre de transformation sensible que je propose, tout ce qui relève de la culpabilité ou de la morale crisper et empêche. Le contexte autour du texte contribue beaucoup à l'ouverture avec laquelle les consignes peuvent être reçues. Par exemple, Lou Pastoral a été performée dans une salle du conseil municipal. Pour que mon œuvre puisse y « fonctionner », j'ai évacué ce qui portait un « pouvoir sur » les participants : le portrait du président et l'estrade.

Peux-tu nous en dire plus sur cette méthode de transformation sensible à travers laquelle tu amènes les gens à se « sentir autrement » ?

Ce qui est spécifique dans la manière dont j'invite des personnes à se sentir devenir d'autres entités c'est que j'écris les étapes du processus. Ça offre un support pour en parler après. Je les écris parce que je les teste selon un processus itératif : écriture, test avec deux ou trois personnes, réécriture, etc. L'enjeu, c'est de trouver quel aspect (anatomique, relationnel, perceptif, symbolique, etc.) de l'être humain va représenter quel aspect de l'entité proposée. C'est donc un réseau de correspondances d'analogies ou homologues que je cherche à tisser pour chaque entité.

L'une de mes singularités, c'est que je me laisse travailler très intimement par ce que j'aborde. J'habite ma recherche, presque comme j'habite mon corps. Dans le cas de Lou Pastoral, lors de l'enquête de terrain qui a précédé l'élaboration de la Fiction corporelle proprement dite, je me suis laissé prendre par mon terrain, j'ai vécu ce « vertige d'anthropologue » à tel point que je ne savais plus dire quel était mon métier.

Parallèlement, à cette période de ma vie, je suis devenu hypersensible aux ondes électromagnétiques des téléphones, du wifi, des antennes relais. Cela a résonné avec Lou Pastoral à plusieurs niveaux. J'ai moi-même incarné une controverse, la reconnaissance de cette sensibilité n'étant pas consensuelle. Dans les moments de crise, je partais me sauver en zone blanche, sur le territoire des loups. Et comme eux, j'ai connu la perte de mon milieu de sociabilisation sous l'effet d'une pollution humaine.

CONTACT

Pour rejoindre Le Lichen,
recevoir la niouzelette ou pour toute information :
contact@le-lichen.org

le-lichen.org
